

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



À L'ÉCOUTE DE L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Rencontres de Francheville

1

novembre - décembre 1995

35 F

Avec :

Anne-Brigitte Kern
... *L'homme et sa "Terre Patrie"*

Jacques Milhau
... *Solidarité et communisme*

Régis Debray
... *Plaidoyer pour l'invisible*

175

175 - 1995

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

Sommaire

Edito

Le comité de rédaction p. 1

Au quai de l'isle

Hervé ELENFAIT p. 3

L'homme et sa "Terre patrie"

Anne-Brigitte KERN p. 15

Eléments du débat avec A.-B. kern

p. 25

Solidarité et communisme

Jacques MILHAU p. 34

Eléments du débat avec J. Milhau

p. 47

Plaidoyer pour l'invisible

Régis DEBRAY p. 52

Eléments du débat avec R. Debray

p. 63

SOURCES

p. 69

EN LIBRAIRIE

p. 77

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à l'Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

« **C**haque goutte de pluie au fond de la mer, c'est la naissance d'une crevette ». Le récit qui ouvre ce numéro, celui d'Hervé Bienfait, prêtre pompiste sur le port du Havre, nous rappelle le lieu essentiel de notre quête de croyants : celui de la vie quotidienne.

Petit Jean, Lili, Jacky, Nénesse et Roland... ces visages, et tant d'autres, habitent donc les trois questions que nous avons posées cet été à quatre penseurs agnostiques :

En quoi et comment le présent et l'avenir de l'homme vous paraissent-ils en jeu dans les mutations du monde contemporain ?

Quel est votre engagement personnel pour la cause de l'homme et sur quoi se fonde-t-il ?

Attendez-vous quelque chose des chrétiens à ce moment de notre histoire ?

Les contraintes de pagination ne nous ont pas permis de publier en un seul numéro l'intégralité des actes de la session qui a réuni fin juillet 1995 à Francheville, près de Lyon, 180 membres et partenaires de la Mission de France. Dans ce numéro 175, nous publions la transcription des trois premières interventions et du débat qui a suivi chacune d'entre elles. Il s'agit successivement d'Anne-Brigitte Kern, collaboratrice d'Edgar Morin, de Jacques Milhau, philosophe membre du Parti Communiste et de Régis Debray, médiologue.

Nous laissons au lecteur le soin d'apprécier si chacun de nos trois interlocuteurs a répondu aux trois questions posées. Ils ne s'étaient pas concertés au préalable, les points de convergence entre leurs interventions sont donc d'autant plus frappants. La pensée particulière de chacun d'eux se développe en effet à partir d'un sursaut pour la cause de l'homme, provoqué par l'expérience fondamentale d'une situation intolérable : la barbarie, la misère ou l'aliénation médiatique. L'orientation prise par chacun, que ce soit la recherche d'une anthropologie prenant en compte la complexité, pour Anne-Brigitte Kern, celle d'une solidarité

inédite et d'un communisme personnaliste, pour Jacques Milhau, ou enfin celle d'une réhabilitation de l'invisible, pour Régis Debray, sont autant d'affirmations d'un parti pris pour l'homme.

Un autre point commun ne manquera pas de frapper tous ceux qui ont connu les débuts balbutiants et parfois arides du dialogue entre croyants et incroyants : la référence respectueuse de chacun de nos interlocuteurs aux valeurs essentielles du christianisme. Faut-il se laisser rassurer par cet apparent consensus ? Rien n'est moins évident. Car si la spécificité de la foi chrétienne réside dans ces valeurs, alors il nous faut conclure qu'elle a fait son temps : devenue le patrimoine commun des humanistes, elle n'est plus qu'un souvenir embaumé et embaumant, où l'on peut puiser à loisir pour étayer les remparts dont l'avenir aurait besoin. Nous touchons ici le coeur de la recherche menée par la Mission de France et ses partenaires.

D'autres questions pointent au passage : qu'en est-il du messianisme, est-il voué à se muer en totalitarisme ? Qu'en est-il de l'institution, n'est-elle qu'un mal nécessaire ? Et surtout, la foi en l'"homo sapiens" nous délivre-t-elle de cet "homo demens", qui sans cesse refait surface dans l'anonymat ? Nous retrouverons ces questions dans le prochain numéro qui présentera la quatrième intervention, celle de Jean-Pierre Changeux, neuro-biologiste et président du comité national d'éthique, ainsi que la table ronde finale, avec Christian Duquoc, théologien.

Mais comment ne pas souligner, pour conclure, la qualité humaine et la modestie de ces penseurs qui ont accepté de venir dialoguer avec nous ! La grâce de notre temps d'incertitude, c'est peut-être la conscience forte d'une tâche commune, celle-là même que Jean Pic de la Mirandole, il y a cinq siècles, désignait déjà : *«O Adam,..., nous ne t'avons fait ni céleste, ni terrestre, ni mortel, ni immortel, afin que, maître de toi-même et ayant pour ainsi dire l'honneur et la charge de modeler ton être, tu te composes la forme que tu aurais préféré. Tu pourras dégénérer en formes inférieures qui sont animales, tu pourras, par décision de ton esprit, être régénéré en formes supérieures qui sont divines.»*

Le comité de rédaction

Au quai de l'isle

Hervé BIENFAIT

Hervé, prêtre de la MDF, après l'expérience de la navigation internationale puis une responsabilité au séminaire, se trouve au Havre pour la Mission de la Mer. Il est sur le quai, à la pompe ; il travaille à la station d'avitaillement du port de pêche. Il nous a confié cette chronique d'une vie attentive où se croisent les gens, le temps, le ciel et les oiseaux. Vous aurez une suite au prochain numéro.

Il y a des histoires que l'envie vous prend de raconter, simplement parce qu'elles sont vraies, et parce que les événements qui les trament – qu'ils soient graves ou petits – semblent s'y succéder comme en cascade, ou parfois se répondre les uns les autres, ou vous poser question, je ne sais... En tous cas voici une histoire : c'est celle d'un quai, aussi plat que cela puisse paraître au premier abord... un vieux quai situé à l'entrée d'un grand

port moderne et "autonome", lui-même à l'embouchure d'un fleuve, avec ses méandres, ensuite c'est la mer...

Le temps toujours changeant sur l'estuaire nous exerce-t-il à accueillir l'imprévu, voire l'insolite, ou les renversements de situation, chacun jugera. Ce qui est sûr, c'est qu'ici les quatre saisons défilent dans la même journée : si au soleil levant le vent d'Est a chassé les brouillards

glacés de la nuit et gonfle l'azur jusqu'au zénith, à midi la chaleur monte et s'épaissit, jusqu'à ce que le vol des goélands s'alourdisse dans un ciel blanchi, et le soir des pluies d'orage crépitent sur le quai ; ou bien vous voilà au beau milieu de juillet et, en plein midi, tout à coup, partout sur la mer, se forme une vapeur, une brume qui s'élève et bientôt déborde par dessus les falaises, et voici qu'elle envahit les champs, les jardins et votre belle après-midi d'été ; ou bien encore, tout le jour, des nuages d'enfer ont déversé leurs eaux sur la côte, sans accalmie ni pitié et, juste avant la tombée de la nuit, dans une déchirure des cieux, le soleil radieux apparaît, posé sur l'horizon comme un point final et il allonge ses derniers rayons jusque dans le square St Roch, pour quelques promeneurs de la dernière heure, qui seront servis !

Il y a l'été, et il y a l'hiver... Quand le vent de surôit pendant des heures pousse la mer vers nous, c'est comme si l'eau du bassin gonflait peu à peu, montant d'heure en heure jusqu'à ras bord, au bord des dalles, de plain-pied avec vous tout le long du quai, et l'envie vous prend alors

de faire le pas, de marcher sur la mer. Mais voici que c'est elle qui commence à passer par dessus-bord, à chaque mouvement de clapot, comme un seau qui déborde.

Rapides et fraîches, les lampées glissent sur les grandes dalles, érigées là par des contemporains de Vauban, et chassent deux employés du grand port moderne et autonome, dépêchés là pour niveler, cimenter les jointures et les reliefs des dalles, embauchés là pour colmater l'histoire... Un mouette rieuse, dans le ciment tout frais, appose sa trace, *ad aeternam*. Grosso modo le quai tient bon, malgré les assauts de la mer et des hommes. [...]

Le poste d'avitaillement

[...] Vous approchez d'un petit bâtiment fraîchement repeint de rouge et blanc, en bout de quai, ensuite c'est le bâtiment de commande du pont de Southampton. Vous arrivez à hauteur d'une porte grande ouverte où vous surprend une chose noire et fort sale, rehaussée sur trois grandes pattes, cintrée à taille de gèpe, et surmontée d'une tête de

serpent à lunette où vous reconnaissez bientôt un compteur et, plus bas, la manette d'une valve d'où part un long tuyau noir et gras, dehors, sur les pavés, avec au bout son pistolet, lui-même négligemment posé sur la rambarde et coiffé d'un vieux gant rouge en caoutchouc, sage précaution contre les averses. Pensez que vous êtes ici à la station d'avitaillement du port de pêche, un lieu légendaire et riche en événements, comme on ne tardera pas à le voir. [...]

Le journal de Lili

C'est le journal qui ouvre chaque matin la journée de la station. Il nous arrive avec Jacky aux premières lueurs du jour, entre chien et loup, et procure un moment de passage en douceur du sommeil à l'activité de la journée, entre rêve et réalité, jusqu'au klaxon inhumain de la première vedette ; ainsi quand Petit Jean est derrière la Une, la clope pendue aux lèvres et la casquette engoncée sur les oreilles, il vogue sur son erre, très au large du travail qui commence au bureau ; puis le journal séjourne dix minutes devant quelqu'un d'autre, et ainsi de suite...

Le journal nous fait part chaque matin des petits et des grands événements du monde entier, les poignées de mains décisives et les villes en liesse, les barbelés dressés et les peuples en fuite, la crise de la pêche et l'aide au développement ; même lointains, ces événements éclaboussent parfois la vie tranquille de notre quai...

Un jour, Jacky arrive le poing serré sur le journal, le visage un peu défait : avec lui la France entière est suspendue au drame d'une classe d'enfants retenus en otages par un forcené, avec menace d'explosion d'une bombe. En posant le journal sur la table, il laisse exploser son indignation :

- *Tu as vu ?*
- *Non, pas encore....*
- *C'est un arabe !*
- *Ah bon ? Pourquoi, c'est important, ça, que ce soit un arabe ? Pourquoi tu me dis ça ?*
- *Je sais pas.*
- *Ah bon...*
- *Je sais pas, mais c'est un arabe à ce qu'on dit...*
- *Et ça change quoi pour les enfants ?*

Le soir, ou le lendemain matin, je ne sais plus, j'écoute plus attentivement la

radio, bien obligé... En fait on ne sait pas encore qui est ce type... Simplement il signe "H B", comme "Human Bomb", c'est tout. Enfin, le surlendemain, dans le journal apporté par Jacky, apparaît l'identité du terroriste : il s'appelle Eric Schmitt, oui, c'est bien ça, SCHMITT, Eric ; il est de souche alsacienne, tout ce qu'il y a de plus alsacien comme famille ; ils ont été... colons en Algérie !

Je laisse Jacky dans l'embarras, mais à mon avis cet épisode est annonciateur d'autres différends qu'il faudra savoir gérer avec tact et vérité...

Quelque temps plus tard, un autre matin encore enténébré, il arrive essoufflé, l'air effondré, le journal presque chiffonné, à bout de bras :

— *Tu as vu ?*

— *Non, pas encore...*

— *Les évêques !*

Il était comme interdit. Les évêques de France venaient de faire une déclaration s'inquiétant de la situation faite aux étrangers par les lois Pasqua.

— *Et avec les protestants, en plus ! Mais qu'est-ce qu'ils ont à s'occuper de ça ?*

Qu'est-ce qu'ils veulent ?

— *Tu sais, c'est pas nouveau. Dans l'histoire de l'Eglise, quand les étrangers sont mis à mal, les chrétiens sont là : les immigrés, ça fait partie de leur trésor !*

Abasourdi, Jacky me répondit :

— *Mais pourtant, moi aussi je suis baptisé !*

Cette fois-là, je le laissai à sa réflexion. Je l'invitai simplement à lire tranquillement le texte des évêques...

Ainsi, entre nous, le journal ouvre des fossés, fait apparaître des fractures. Mais il est notre fenêtre (à barreaux ?), notre ouverture commune sur le monde, bien au-delà de l'estuaire. D'autres fois, il nous apporte, à l'unanimité, de bonnes nouvelles. Et puis il arrive qu'on y parle de nous, je veux dire du petit monde des pêcheurs et de leurs proches : quand le nouveau marché au poisson ouvrira-t-il ? le futur port de pêche verra-t-il le jour ? Quelques pêcheurs aussi y jettent un coup d'oeil, là sur le zinc. Puis, après le casse-croûte, après avoir soigneusement ramassé les miettes et les avoir mises de côté, Jacky part en douce avec le journal, en

direction de la rue. En fait, le journal passe une bonne heure à la station, mais sa destination est ailleurs...

Il traverse et se rend à l'angle du quai de l'isle et de la rue des étoupières, au café-bar "Au bon Coin" : il y a là une terrasse ensoleillée deux mois sur douze, avec une grande baie vitrée et, derrière les rideaux de flanelle, le mouvement d'une chevelure claire et fournie comme une pivoine blonde, un visage à la Léonard de Vinci, aux yeux larges, aux lèvres abondantes et la quarantaine épanouie, un peu de l'Italie qui se serait perdue dans les brumes d'ici, au pays des vikings...

Elle s'appelle Lili, et son café-bar, un peu en retrait du marché au poisson, est un rendez-vous retapant, pour réensoleiller les cœurs ; on y tape la carte avec un ballon de rosé, on sirote un petit noir, ou bien on joue aux dominos sous quelques toiles d'amateurs, là sur le mur, quelques reproductions de bateaux de pêche et de gondoles à Venise, des cadeaux qui ont leur poids de reconnaissance et d'estime ; il y a aussi le gros poisson-lune naturalisé au milieu des alcools, et le trois-mâts barque en bouteille.

Il y a aussi Yffic, un barde breton joueur d'harmonica, un enjoueur d'après-midi d'hiver, avec son air de pauvre d'Assise et sa joie à revendre ; il sort l'instrument de sa poche de vareuse et entame une danse, une gigue au milieu de la salle ; il suffit de demander : j'eus même droit un jour au "P'tit Quinquin", un jour de mal du pays, et c'était toujours avec la fierté de servir, pour un peu plus de joie encore.

Le reste du temps, c'est sur l'eau qu'on voit Yffic se produire, à bord d'un minuscule esquif repeint sans complexe aux couleurs des pilotines du grand port autonome, un petit bolide muni d'un volant de formule 1 sous le cockpit, et qui passe au large du quai tous les jours, avant de s'engouffrer sous le pont, pour rejoindre son ancrage dans l'anse Notre Dame ; au moindre signe de loin pour demander de la joie, juste un peu pour le soir, il change de cap et sur son erre se laisse glisser jusque sous le quai, sous nos cœurs à marée basse et, se risquant alors debout sur l'avant de l'esquif, entonne une gigue endiablée, dansant, sautant d'un pied sur l'autre, et la barque avec lui dans

une transe impressionnante ; il doit être passé maître dans l'art du contre-temps, entre la barque et lui, pour ne jamais terminer le morceau à la baille !

Les seules fois où l'harmonica n'est pas de mise, ce sont les jours où on le voit quitter le port plus lentement, d'une allure de procession avec à bord, derrière le cockpit, une étoffe mauve qui recouvre en fait une urne, les jours où Yffic prête son temps libre au funérarium, pour aller au large confier à la mer les cendres d'un inconnu. Ces jours-là, il rentre tout droit à l'anse Notre Dame et ne passe même pas chez Lili.

Lili remplit quelques ballons de rosé, attentive aux uns et aux autres, Lili qui ne se plaint du temps qu'avec un grand sourire, qui écoute et regarde, seule derrière son zinc et dans la vie, Lili qui ne dit rien mais qui sait tout, qui sait bien, qui sait ensoleiller les coeurs quand ils sont embrumés, et dont on sait si peu sauf son fils qui loge au premier. Lili qui remercie Jacky pour le journal et qui le pose sur le zinc, à la disposition de tous, pour qu'on puisse ouvrir les yeux sur le monde, pour

qu'on feuillette les événements, grands ou petits, qui font la Terre, et qu'on lise entre les lignes que le soleil brille pour tous.

C'est le journal de Lili. Elle m'en découpe parfois quelques articles, le lendemain, sur tel ou tel événement de notre grand port moderne, que j'ai lus le matin. Elle en a vu des gars de la pêche et d'anciens marins, et même d'autres prêtres-ouvriers ! Ils ne sont plus aussi nombreux, aujourd'hui que le métier de marin est parti au Tiers Monde, mais il reste la fidélité et tout ce qui peut renaître d'un regard de bonté. Elle s'appelle Lili et elle est tant aimée...

Des oiseaux et des hommes

Avant que nous n'entrions dans le récit proprement dit des événements qui se sont précipités cette année sur le quai, comme les averses entre les accalmies, il me faut vous présenter un peu mieux les habitués de ce quai très fréquenté.

Il y a d'abord, à chaque fois que la marée descend, la colonie de goélands,

une soixantaine environ, qui se range comme soixante pointillés d'une même ligne droite sur le bord des dalles, en attendant que ne se découvre la rampe d'échouage six mètres plus bas. Alors commence, dans les aboiements et les attermolements, le nettoyage des vers et du petit poisson entre les madriers et les algues.

Ce sont des bêtes au bec lugubre, des mangeurs de déchets aux ailes froissées, souvent estropiés ou sautant un fil à la patte, des goélands-clochards qui n'ont rien à voir avec leurs frères fiers des hautes falaises, là-bas, plus au nord. Ceux-ci vivent donc aux dépens du quai, régimentés par une espèce de vieille garce à l'aile défoncée, une sale bête appelée Coco, et qui fait la loi comme un dictateur sur les pavés. Les jours de mauvais temps, ils sont tous les soixante en rang d'oignon sur le bord du quai, chacun tourné comme une girouette obéissante dans le lit du vent, laissant glisser l'adversité sur leurs plumes grasses ; ou bien c'est au milieu de bassin qu'on les voit tremper, comme une vilaine guirlande de canards de baignoire, tous cap au suroît.

Jacky leur consacre quelques minutes tous les jours, pour essayer de leur distribuer du pain mouillé, au grand dam de Coco qui s'interpose sans cesse.

Le pain vient du surplus du café-bar de Lili, c'est le pain de la veille, et il trempe chaque matin dans notre lavabo.

Du pain sec est réservé, par contre, aux mouettes rieuses. Après leur ballet bruyant dans le sillage des bateaux de retour, elles aiment visiblement mettre un peu de mie par dessus le poisson. Cela fait un grand vacarme sur le quai, qui s'ajoute à l'animation fébrile du déchargement des caisses vers le marché. C'est souvent le début de l'après-midi. Pour peu que d'autres bateaux viennent au gazole, c'est une véritable effervescence sur les pavés et les dalles, au pied du building administratif du grand port monotone.

Les bateaux se suivent et ne se ressemblent pas. Ils ne sont pas bien grands pour la plupart. Il y a ceux qui s'amarrent là devant nous, et ceux qui arrivent par l'avant-port. Nous ne savons pas d'avance quand ils surgiront au bout de l'embarcadère des ferries anglais, là-bas, vers la mer.

La seule exception vient de Nénesse, parce que sa femme, Marcelle, arrive en voiture avant, pour payer comptant (plus trois francs de pourboire). Elle entre par la porte des pompes, en lançant un joyeux "hollé !", blague cinq minutes dans le bureau, puis vient s'accouder avec nous à la rambarde du quai, à côté du pistolet, coiffée de son gant caoutchouc, et bavarde à grand coeur tout en guettant, au large, son bien-aimé qui vient sur un navire au nom prestigieux, un nom qui fait figure de proue de par le monde maritime, et fait rêver ou frémir les plus vieux loups de mer : oui, le bateau s'appelle "Cap Horn".

Une pétarade se précise et la pointe d'un mât là-bas derrière l'embarcadère, et voilà qu'une silhouette approche à contre-jour, quelque chose d'étroit et volontaire poussant feu et eau, une sorte de jouet minuscule rasant les grands ferries bleus et leurs pilotis d'accès, une chaloupe alignant fièrement huit mètres quarante et qui s'approche maintenant du quai : c'est un vieux gréement, très pittoresque, avec son unique hauban sur tribord, son treuil antique sur le pont de planches, une cabine étroite et droite comme une guérite à

l'arrière, d'où s'élance une sorte de réverbère jusqu'au dessus de la cale à poisson, et puis des petites lampes ici ou là qui font figure de lampions. Le Cap Horn s'amarre juste à notre hauteur.

— *Spèce de salaud*, lance aussitôt Jacky pendant que je déroule le tuyau... Nénesse lui répond par un bras d'honneur et Marcelle part d'un grand rire.

A l'époque où c'était Jacky qui déroulait le tuyau, sous le règne du grand timonier, Nénesse prenait un malin plaisir à se présenter à quai à marée basse, c'est-à-dire cinq ou six mètres plus bas, et si possible sous une pluie à verse. C'était pour échauffer l'huile de coude de Jacky, à la descente et à la remontée du tuyau. Donc, au moment où il accostait sous les pilotis, contre l'échelle rouillée là, tout en bas, Jacky se penchait par dessus la rambarde : — *Spèce de salaud !*

D'en bas, le bras d'honneur était encore plus impressionnant.

Je suis donc privilégié maintenant mais je voudrais profiter de cette affaire de marnage – parfois six mètres de

différence entre marée haute et marée basse, ici, dans l'estuaire – pour faire part d'une observation, ou plutôt d'une expérience. C'est que des données spatiales comme celle-là marquent beaucoup la manière de se rencontrer : à marée basse vous pouvez vous satisfaire – et même inconsciemment- de regarder de haut le marin qui est là ; c'est autre chose à marée haute, quand le visage est de plain-pied, comme un autre rivage à hauteur de vos yeux, et la poignée de main, le ton de la parole, le travail fait ensemble...

Pour avoir aussi, à marée basse, descendu les barreaux rouillés et vaseux de l'échelle, une facture ou une clé à la main, je peux témoigner de ce bout d'aventure risquée mais si vraie de se retrouver peut-être plus bas mais de plain-pied, du bonheur qui s'en ressent et des possibilités offertes à la parole, à la compréhension du mystère de l'autre, à un chemin de vérité.

L'échelle peut d'ailleurs être sociale, les barreaux paraître dangereux aux institutions dont nous nous réclamons, peu im-

porte... Si l'on y perd de sa hauteur et de ses certitudes comme le marin doit perdre de vue la côte, pour partager vraiment la vie en mer et l'autre rive, on comprend que cela puisse donner lieu au grand chemin de prêtres-ouvriers ou de volontaires pour l'aide au développement, ou de passionnés du voyage à l'intérieur du silence. On peut croire aussi que Dieu se soit laissé tenter par l'aventure.

C'est si difficile, pour se parler, de n'être vraiment ni au-dessus ni en dessous, mais devant quelqu'un d'autre.

Il me faut avouer ici mes essais, mes balbutiements, et dire le chemin que j'ai choisi pour chercher ce regard plus juste : le prêtre-ouvrier qui travaille ici comme pompiste n'est autre que l'auteur de ces quelques chapitres... Cela vaut ce que ça vaut. Ce n'est après tout que l'histoire d'un quai, un quai très quotidien, où parlent d'eux-mêmes, en paraboles, les faits et gestes des hommes et des bêtes qui le foulent, à l'entrée d'un grand port moderne, lui-même à l'embouchure d'un fleuve aux multiples méandres, comme une histoire vraie, ensuite c'est la mer.

De l'avant port nous arrivent d'autres bateaux, encore plus petits et intrépides que le Cap Horn : il m'est arrivé d'apercevoir depuis la falaise de la Hève, rentrant sur une mer d'argent pleine de soulèvements, la coque de noix de Roland T, "Les deux Lucien", poussée par les longues lames, puis enfoncée dans le creux laissé derrière elles, reprojetée en avant par la suivante, se rapprochant avec entêtement de l'entrée du grand port monotone, avec quelques caisses pleines à l'avant, bien visibles aux jumelles, et les quatre jerricans qui lui servent de réservoir amarrés sur l'arrière de la cabine.

A petit bateau petit bonhomme : Roland, ancien marin au long cours, un peu poète sur les bords, roule sa silhouette ronde et bonne par toutes les mers, par tous les temps sous les falaises ; son arrivée au quai est toujours un moment d'étonnement, tant tout est petit à bord et réduit à l'essentiel d'un art de vivre heureux, pour les derniers jours de sa navigation.

Un jour qu'il remplissait consciencieusement ses bidons à l'arrière, sous une pluie battante, je me souviens qu'à notre

remarque sur le temps maussade il répondit par un sourire très large et recueilli sous l'avent du ciré, nous regarda avec des yeux mouillés de joie pour nous dire :
— *Mais chaque goutte de pluie au fond de la mer, c'est la naissance d'une crevette !*

La magie qui repose dans l'océan n'est visible qu'à travers les yeux de ce genre d'amoureux. A ceux qui ne comprennent pas, il reste encore la chance de se dire qu'il y a peut-être là le fruit d'une longue observation de la météo et de ses effets sur la pêche. Mais c'est beaucoup moins bien dit.

Notre poète n'en était pas moins militant à ses heures, quand l'envahissait quelque profond sentiment d'injustice. Un autre jour de pluie, nous le vîmes entrer ruisselant par la porte des pompes, très en verve, venant – c'est sûr – de découvrir quelque chose d'énorme et scandaleux ; il voulait voir Alexis, le délégué du Comité des Pêches, et se trompait d'endroit dans sa colère ; nous bénéficiâmes de ses réclamations...

— *Les vedettes de pilotage !*

— *Eh bien ?*

— *Y paraît que là-dessus les gars sont payés en douzième catégorie ! Des types*

qui naviguent jamais plus loin que le chenal ! Y font des ronds dans l'eau devant le port ! Et moi je vais au large et je suis payé comment ?

Ce raisonnement renversant, poussé par une sainte colère, avait des allures de Magnificat. Mais comment expliquer que le travail technique à bord des vedettes, quand elles déposent les pilotes au flanc des navires arrivant de la mer, était jugé plus sophistiqué que le savoir-faire artisan d'un magicien des fonds marins ?

Il aurait d'ailleurs fallu l'expliquer à tous les autres pêcheurs, et ç'aurait été la mer à boire, car chacun obéissait à son instinct de chasseur de vagues, à ses réflexes d'âge de la cueillette, sachant en plus qu'entre le chalut, le filet maillant, la palangre, le casier, le râteau à coquilles, il y avait bien des manières de faire et des habitudes différentes.

Ajoutez à cela les histoires accumulées entre eux par vagues successives, au cours des ans, la mémoire de chacun parasitée par quelque démêlé, quelque coup de main non rendu, quelque crasse inoublia-

ble, ou quelque mot colporté par un tiers, et vous pourrez comprendre la complexité du maillage entre les pêcheurs d'ici, l'impossibilité de décider d'un chef entre eux, d'un délégué pour quelque chose, ou d'une action commune. C'était un vrai village du Tiers Monde, qu'Alexis et Gilbert, nous l'avons déjà dit, au Comité des Pêches, tentaient de ramener et mieux organiser.

Un miracle eut lieu au plus fort de la grande grève partie de Bretagne ; alors que trois ou quatre s'appêtaient à prendre la route pour rejoindre la manifestation de Rennes, ce matin-là, au lever du jour, le projet changea brusquement : il y eut dans l'attroupement à la coopérative un vent d'unanimité et, dans la demi-heure qui suivit, on vit les bateaux se détacher un à un des pontons et glisser vers l'entrée du port où douze d'entre eux tendirent un filet en travers de la passe, bloquant deux ferries pleins en mer et plusieurs gros porte-conteneurs dans le port, pendant que les autres fermaient le chenal de la Seine avec ceux d'Honfleur. Tous y étaient et ce fut un succès : à cinq heures et demie de l'après-midi, une réunion avait lieu chez le

sous-préfet qui allait faire accélérer les réclamations, dont le projet de construction d'un vrai port de pêche.

Par contre la course du Café avait laissé moins bonne image ; c'était quelques mois plus tôt et l'administrateur maritime, de son bureau, venait de décider du lieu de départ des grands voiliers. La nouvelle fit l'effet d'une bombe sur les pontons : le site choisi, sous les falaises de la Hève, comportait un bon millier de casiers et bouées de filets...

Alexis débarqua en trombe dans le bureau des Affaires Maritimes, remua ciel et terre, rien n'y fit : la mer devait être débarrassée la veille du départ... A cette première journée d'opération (où déposer tous ces flotteurs et casiers ? Sur le trottoir des Affaires Maritimes ? Alexis continuait à argumenter...), s'ajoutait celle du départ de la course, plus le lendemain de fête pour tout remettre en place, soit

trois jours de travail et de manque à gagner, sans que la moindre idée d'un dédommagement traverse l'esprit des responsables...

Devant l'émotion du délégué, l'administrateur finit par proposer une réunion de concertation pour organiser les choses, une réunion un samedi matin, le genre culturel qu'affectionnent particulièrement les pêcheurs : ce samedi-là, Alexis se retrouva seul en face de l'Administrateur et la zone litigieuse dut être débarrassée de tout matériel de pêche, sous peine d'amende, pour le départ très médiatisé des grands voiliers sponsorisés.

Dans la semaine qui suivit, Alexis croisa Joël, je crois, ou bien Petit Canard (du Côte d'Azur), qui le remercia à sa façon :

— *Ah ! Tu nous as bien défendus, quand même...*

À suivre...

L'homme et sa "Terre Patrie"

Une totalité complexe et en mouvement

Anne-Brigitte KERN

Collaboratrice d'Edgar Morin, en particulier pour la rédaction de "Terre Patrie", Anne-Brigitte Kern a été la première à intervenir pour répondre aux questions de notre session.

Dans le contexte d'un monde désorienté, elle nous demande d'élargir notre vision au processus de l'"hominisation" dans son ensemble, et propose finalement une éthique de la personne qui passe par une éthique de l'espèce humaine ; mais pour cela, il faut avant tout savoir prendre la mesure de la "complexité".

Des notes en réponse à vos questions :

Le présent et l'avenir de l'homme sont-ils en jeu dans les mutations et les fractures du monde contemporain ?

Quel est mon engagement personnel pour la cause de l'homme et sur quoi se fonde-t-il ?

Est-ce que j'attends quelque chose des chrétiens en ce moment de notre histoire ?

La cause de chacun de nous...

C'est à la seconde question qu'il me faut d'abord apporter un commentaire parce que la cause de l'homme, cela n'est pas une cause de principe, abstraite, c'est la cause de chacun de nous dans notre vie quotidienne, dans notre responsabilité de citoyen, dans notre communauté de destin planétaire. Ce que l'humanité exige, c'est la reconnaissance de l'homme par l'homme.

Or, ce que nous vivons tous en Europe aujourd'hui, après une assez longue période de pacification ou d'anesthésie des conflits, d'*apocalypse rampante*, comme disait Hans Jonas, me renvoie au sortir de la guerre.

Nous sommes de nouveau au bord du gouffre, *dans la marmite de Kafka* – selon la belle expression d'André Breton. En pleine crise du Salut, en pleine crise de l'engagement pour la cause de l'homme, en pleine politique du pire, en deuil d'humanité.

Après Auschwitz et Hiroshima, une fois encore, dans ce siècle, la mort de l'homme est annoncée – et même programmée...

Au sortir des camps d'extermination nazis et des camps de concentration staliniens, on criait *Plus jamais ça !* Et Theodor Adorno pensait qu'il ne serait plus possible d'écrire comme avant essais, romans et symphonies.

Un destin...

La vie m'a placée sur le chemin de cette connaissance-là et j'ai cherché à comprendre.

Je me suis trouvée engagée dans la lutte pour la survie psychique et la survie physique à des souffrances qui étaient mondiales et qui étaient aussi familiales.

L'enfant se sent vraiment impuissant. Il n'a nul pouvoir sur les événements. Il développe, s'il le peut, la potentialité de défense et d'intelligence – pour moi l'intelligence fut une défense et apprendre à se défendre rend intelligent.

J'étais la fille d'une apatride, par son statut et par le refus de sa terre d'origine. Alors que les uns et les autres s'étripaient au nom de leurs patries, j'étais sans patrie. Et j'avais peur du sang. J'étais déterminée par de l'indétermination. Il fallait que

j'apprenne à me déterminer moi-même. Comme l'on sait, connaître ses déterminations ne les change pas. Mais ne pas les comprendre change tout.

Dans la famille, la tradition parlait de destin. J'avais donc un destin. Il fallait que je comprenne ce que cela signifiait : était-ce la nature qui inscrivait sa lettre, était-ce l'Histoire, était-ce la société ? Certains parlaient de Dieu.

Les années d'apprentissage allaient être dévolues à démêler cela.

Mais aussitôt j'avais compris ce qu'était l'alternative de survie : ou j'y croyais et m'y pliais, ou je n'y croyais pas et j'y échappais.

Le destin du monde était inhumain. L'enjeu était de devenir humaine. De m'y essayer.

Apprendre l'humain

Choix donc des dites sciences humaines et, surtout, fréquentation de généreux esprits, des humanistes.

Je pense que l'humanisme moderne veut justement arracher l'humanité au destin.

Il veut aussi déjouer l'ironie de l'Histoire qui tourne religion en inquisition, liberté en terreur ; il fige égalité et fraternité en lettres de fronton de mairie et change toute pensée du changement en philosophie de commissaire (Arthur Koestler).

L'humanisme...

C'est par exemple, **Charles Fourier**, (l'auteur du *Nouveau Monde Industriel* et du *Nouveau Monde Amoureux* écrits entre 1845 et 1858).

Dans le souffle encore de la Révolution Française où le bonheur humain était un vœu et l'idée essentielle, Fourier formule le désir d'allier les hommes dans une harmonie à la fois passionnelle et rationnelle. Avec lui, il n'y a pas que l'homme investi du pouvoir de citoyen et co-propriétaire d'une démocratie formelle, il y a des hommes, des femmes, des vieillards, des enfants. Il y a toute une société gravitationnelle déjà planétaire, l'esprit et la chair dans les étoiles.

Fourier mise sur la capacité de l'esprit humain de subjectivation de l'univers et sur les lois de l'univers pour organiser la vie humaine.

C'est Marx (l'auteur des Manuscrits de 1844 et de la Critique de la Philosophie du Droit). Formé au rêve de Fourier et par le système de Hegel, il part à ce qu'il appelle la totale reconquête de l'humain

Cette reconquête doit être à la mesure de la perte de l'humain, où gît l'humanité, cette vallée de larmes.. Marx confie aux prolétaires jetés dans l'inhumanité par la nature et par leurs maîtres exploiters cette reconquête qui doit être celle de tous, qui inaugure la production de l'homme social qu'il appelle aussi l'homme générique, celui qui se génère et même s'auto-génère.

Marx fait confiance à la capacité de l'Histoire d'objectivation des contradictions de la société humaine et à l'esprit humain pour s'auto-organiser.

C'est Freud (l'auteur de Malaise dans la civilisation 1929). Investi par sa propre névrose – une névrose compatible et compatissante –, il rencontre dans le sujet l'homme adulte civilisé aux prises avec le destin de ses pulsions et, en l'homme civilisé, il trouve l'enfant en détresse. La domination de la nature ne signifie pas la conciliation avec sa nature en l'homme...

Freud fait confiance à la capacité de la science d'objectivation des conflits psychiques humains et à l'éthique pour rechercher l'équilibre entre Eros et Thanatos – qu'il appelle : *le combat de l'espèce humaine pour la vie.*

Les sciences humaines...

Ces trois sages n'avaient certes pas inventé leur sagesse qu'ils tenaient des fondateurs méditerranéens de la pensée occidentale et de quelques humanistes classiques. Ils partageaient la folie de leurs contemporains tout en le sachant et sans pour autant l'accepter... Mais ils inventaient ou cherchaient à inventer une ou des solutions à ce qu'ils considéraient comme un problème, l'homme.

Dans les institutions des sciences humaines, ces trois sages furent ignorés, puis furent enseignés mais catégorisés et simplifiés selon les disciplines... Puis ils furent considérés comme dépassés ou même comme du passé. Puis, ils furent oubliés sauf par leurs fidèles exégètes qui les présentent et les commentent encore dans le secret de leurs publications.

Mais on en a retenu quand même qu'il y avait un problème humain et que

c'était peut-être le problème des problèmes auquel il n'était rien moins que sûr que l'humanisme cantonné à l'université apportât solution. Le problème de l'homme était politique.

L'homme comme problème

C'est le paisible Maurice Merleau-Ponty qui notait en 1947 (Humanisme et Terreur) :

"L'humanisme des sociétés capitalistes, si réel et si précieux qu'il puisse être pour ceux qui en bénéficient, ne descend pas du citoyen jusqu'à l'homme, ne supprime ni le chômage, ni la guerre, ni l'exploitation coloniale (...) L'humanisme occidental subordonne, à la manière de l'Etat hégélien, l'humanité de fait à une certaine idée de l'homme et aux institutions qui la portent. (...) A ses propres yeux, c'est l'amour de l'Humanité, mais pour les autres, ce n'est que la coutume d'un groupe d'hommes, leur mot de passe et quelquefois leur cri de guerre".

Ensuite et à mesure de la décomposition de la philosophie de plus en plus

engagée dans le siècle et de plus en plus coupée du réel, les sciences humaines se sont retrouvées de plus en plus coupées de l'humain, opérant sur la connaissance une série de réductions.

Elles ont réduit l'homme à son expression psychologistique, sociologistique, économistique, biologistique, anthropologistique ou humanitairistique et elles le découpent encore en secteurs du savoir ou en objet de manipulations techniques ou politiques.

Et chacune de ces spécialités prétend évidemment à l'universalité. Tant et si bien que quand se pose aujourd'hui le problème de l'homme, – et il se pose dans le bruit et la fureur – on est en droit de se demander de quel homme nous parlons. Et il faut se le demander.

Pascal s'écriait : *"Quelle chimère est-ce donc que l'homme ! Quelle méchanceté ! Quel chaos ! Quel sujet de contradictions ! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre – dépositaire du vrai – amas d'incertitudes, monstre incompréhensible."*

Et nous ne pouvons que nous écrier avec lui en cette fin de siècle devant les

déchaînements du dernier de la lignée, d'*homo sapiens demens*.

Comment échapper à la balance entre sa surestimation – étayée par les pouvoirs qu'il a pris sur la nature et l'élaboration des cultures – et sa sous-estimation – étayée par le peu de pouvoir qu'il a su prendre sur lui-même ? Comment ne pas l'abstraire dans l'universel, l'enfermer dans les comportements, les coutumes, les ethnies ? Quel degré de grossissement adopter pour le considérer sur sa petite planète tout en évitant de croire – croyance bien ancrée dans l'espèce humaine –, qu'il est la mesure de toutes choses ?

Au-delà de l'humanisme, "*la science de l'homme est une théorie à construire*." (Edgar Morin)

Une issue heureuse non garantie

C'est là que la question première revient en ligne. Les fractures et les mutations du monde contemporain sont à la fois **causées** par cet homme-là dont la connaissance est bien fractionnée et bien incertaine et **causantes** de son état, de son devenir et des fractures et mutations, etc..

Il est en effet mis en jeu, mais n'est pas le seul enjeu.

Maurice Merleau Ponty notait encore : "*La vérité que fuyaient nos contemporains (au sortir de la seconde guerre mondiale) c'est que l'homme n'a pas de droits sur le monde, qu'il n'est pas, pour parler comme Sartre, homme de droit divin, qu'il est jeté dans une aventure dont l'issue heureuse n'est pas garantie, que l'accord des esprits et des volontés n'est pas garanti en principe.*"

Mais, comme on sait, le problème humain ouvre sur tous les autres problèmes et tous les problèmes nous ramènent au problème humain.

Que pouvons-nous donc envisager maintenant parce qu'il y a urgence ?

Pendant l'écriture de Terre-Patrie, E. M. et moi nous sommes posé cette question, mus que nous étions à la fois par une grande inquiétude et par un certain optimisme.

Il y avait effondrement des maîtres du monde.

Le dit communisme ou socialisme avait échoué dans la résolution des crises intra-nationales et dans la résolution des

crises internationales mais aussi dans la résolution des crises planétaires

Le capitalisme, que ce soit dans sa version dite libérale ou sa version social-démocrate, montrait qu'il ne les résolvait pas non plus... Il fallait donc que les citoyens des nations apprennent à devenir citoyens du monde, qu'ils soient leurs propres maîtres.

On allait peut-être rouvrir le champ de l'invention sur le terrain d'une démocratie à réanimer, où la représentation serait réformée et aurait pour complément critique nécessaire, la participation.

Une réflexion commençait à se développer au-delà des cercles d'initiés sur les mutations que l'information et la communication généralisées opéraient dans nos sociétés et dans la vie quotidienne des gens, modifiant la relation au temps (virtuel/réel) et au territoire (global/local).

On allait peut-être enfin passer de la révolution copernicienne qui avait mis des siècles à se faire dans les esprits, à la révolution einsteinienne qui est peut-être en cours.

Il y avait des signes de prise de conscience de l'interdépendance de tous

les problèmes humains et non humains, de l'interrelation entre nature et cultures, de l'entre-ensemencement du monde des idées et du monde des réalités, etc..

On allait peut-être sortir du dialogue de sourds entre l'idée et le réel, entre utopie et réalisme (*"Il ne suffit pas que l'idée aille au réel, il faut aussi que le réel aille à l'idée"*, disait encore le jeune Marx).

Il y avait une sensibilité qui se manifestait mondialement envers les menaces sur les équilibres écologiques et environnementaux et se faisait jour, ici et là, la critique des excès des pouvoirs technologiques.

On allait peut-être pouvoir préparer l'ère méta-technique, en contextualisant et en complexifiant la connaissance.

Bref, comme disait Hans Jonas, reprenant la pensée d'Hölderlin : *"L'esprit humain qui est la cause du danger peut-être aussi ce qui sauve."*

La poursuite de l'humanisation

C'est pourquoi nous avons émis l'hypothèse, dans l'esprit d'humanisme et au-delà, de la reprise et de la poursuite du

processus d'hominisation et que s'est élaborée la proposition d'une anthropolitique et d'une anthropoéthique.

Nous écrivions :

"La première naissance de l'homme fut celle des débuts de l'hominisation, il y a quelques millions d'années.

La seconde naissance fut apportée par l'émergence du langage et de la culture, probablement dès l'homo erectus.

La troisième fut celle d'homo sapiens et de la société archaïque.

La quatrième fut la naissance de l'histoire, comprenant simultanément les naissances de l'agriculture, de l'élevage, de la ville, de l'état.

La cinquième naissance, possible mais non encore probable, serait la naissance de l'humanité qui nous ferait sortir de l'âge de fer planétaire, de la préhistoire de l'esprit humain, qui civiliserait la Terre et verrait la naissance de la société/communauté planétaire des individus, des ethnies, des nations."

Ce que nous appelons la poursuite de l'hominisation doit être conçu comme le développement de nos potentialités psychiques, spirituelles, éthiques, culturelles,

sociales – développement qui doit être conçu de façon anthropologique c'est-à-dire global, non mutilé – et qui n'est à l'heure actuelle que dans un état embryonnaire, pour ainsi dire une notion sous-développée. C'est une notion à développer. Mais sa finalité ne doit pas être son propre développement. Sa finalité doit être, est anthropolitique et anthropoéthique.

Une finalité "anthropolitique" et "anthropoéthique"

Dans ce but, nous tirons la notion de développement de sa gangue économistique et unidimensionnelle pour qu'elle devienne multidimensionnelle.

La notion doit rompre avec la conception linéaire du progrès à laquelle elle est ordinairement couplée dans nos sociétés et sortir du sens unique où nos sociétés sont engagées.

La notion de développement doit (re)devenir une notion vivante c'est-à-dire qui supporte la dégradation à laquelle toute chose vivante est soumise et doit sans cesse se régénérer – sous peine de régression.

Ces régressions, beaucoup d'idéologues veulent les oublier...

Par exemple, les idéologues du progrès garanti, du droit de l'ethnie ou de l'armée la plus forte à soumettre et exterminer minorités et individualités, les idéologues du droit des techno-scientifiques à menacer et manipuler l'existence des populations et de leur environnement, les idéologues du droit du masculin à opprimer et exploiter le féminin, du droit des géniteurs à commander leur progéniture, bref cela ne manque jamais...

La notion de développement humain est le problème-clé du processus d'humanisation.

De la politique de l'homme à l'anthropolitique

Aujourd'hui, non seulement le problème de l'homme est politique mais nous devons passer de la politique au sens de la compétence face aux problèmes économiques, sociaux de nos sociétés, à l'anthropolitique au sens où tous les problèmes de l'homme sont politiques et où la politique est traversée par tous les problèmes de l'homme.

Ce n'est pas une réduction à la politique de toutes les dimensions qu'elle embrasse, c'est une dialectisation de la politique qui doit être embrassée par tout ce qu'elle embrasse.

L'anthropolitique assume le destin et le devenir de l'homme ainsi que celui de la planète.

Ce qui était aux confins de la politique, le sens de la vie humaine, la vie et la mort des individus et la vie et la mort de l'espèce tend à passer au noyau. Le développement des êtres humains, de leurs relations mutuelles, de l'être sociétal, est le propos de l'anthropolitique qui appelle la poursuite de l'humanisation.

De l'anthropolitique à l'anthropoéthique

L'anthropoéthique assume la complexité humaine. C'est une éthique qui fait entrer dans l'auto-éthique de chacun l'altérité en considérant la relation à l'autre comme une relation ego alter/alter ego. C'est une éthique non de la normalisation, de la simplification ou de la moralisation, mais une éthique de l'harmonisation.

C'est une éthique de la personne qui comprend l'éthique de l'espèce humaine et qui ne prend sens que par elle, en elle.

Ce qui était dans l'humanisme des humanistes ici rappelés, la recherche d'un équilibre ou d'un dépassement des impératifs complémentaires/antagonistes des individus et de l'espèce humaine entre dans une relation dialogique. Cette relation dialogique lie transformation à la fois désorganisatrice et réorganisatrice des structures anciennes et régulation pour éviter la désintégration qui annulerait l'innovation. Elle concilie prudence et audace. Elle appelle une réforme de pensée c'est-à-dire penser le contexte et le complexe, l'hom-

me et sa Terre-Patrie comme une totalité complexe et en mouvement.

Et pour ne pas répondre à la troisième question par vous posée, je donnerai la parole au poète John Milton et sa question :

*L'homme sera-t-il finalement perdu,
l'homme
Ta créature dernièrement tant aimée,
ton plus jeune fils
Tombera-t-il ainsi circonvenu par la ruse
jointe
A sa propre folie ?
Que cela soit loin de toi,
Que cela soit loin de toi, ô Père...*

Paradise Lost Livre III (1667-1674)

Eléments du débat avec Anne-Brigitte Kern

Question : Nous aimerions savoir ce qui fait votre force, vos sources d'énergie, et les fondements de votre humanisme. Pourquoi avez-vous fait référence à Pascal ?

A.B. K. : Comment ne pas s'intéresser à Blaise Pascal ? Il a été mis au banc des philosophes pendant des années, à l'université. Et pourtant, il m'intéressait d'autant plus, en tant que penseur, grande âme, et inventeur.

Je me sens à la fois grande et misérable. Ce qui fait ma force, c'est une forme continuée d'espérance, envers et contre tout. J'ai une sorte d'obstination, que j'essaye de réaliser dans les relations avec autrui et avec le monde.

Question : Quand vous parlez d'"hominisation", vous parlez de quel type d'hommes ?

A.B. K. : Quand je parle d'hominisation, je ne parle pas d'un type d'homme. Si le dernier rejeton connu du processus

d'hominisation est "homo sapiens demens", c'est de cet homme là dont je parle. Le projet d'un homme qui serait défini a priori me paraît absolument impossible, ou bien alors on marche vers des formes de normalisation à tous égards : biologique, culturelle... Il n'y a pas de type d'homme. Le mot "type" me paraît abstraire l'homme de son environnement, de sa "concrétude". La richesse, c'est au contraire la diversité et la multiplicité des formes dans une unité que l'on connaît de mieux en mieux, de l'espèce humaine.

Question : Avez-vous une utopie de l'homme ? Quelque chose qui guide dans cette hominisation ? Ou bien pensez-vous que c'est défini par le hasard, le jeu complexe des forces qui sont en interaction ?

A.B. K. : Oui, je pense qu'il y a une part de hasard, et le hasard est souvent ce

que nous ne connaissons pas. Il y a une part de détermination que nous connaissons. Il y a un projet d'humanisation : par essais successifs, on arrive à plus humain par certains points, moins par d'autres. L'humanisation est un long processus, au terme duquel nous avons l'impression d'être arrivé parce que nous nous trouvons assez bien fait, mais on peut peut-être faire encore mieux.

Au sujet de la complexité : les lignes de forces de la complexité sont les lignes de force du réel. Le réel est complexe. Le travail de la complexité est de lire dans ce réel en quoi ces forces s'affrontent ou, au contraire, entrent en synergie et produisent donc une réalité. Ce n'est pas un système que l'on plaque sur le réel ; c'est une lecture du réel à l'aide des méthodes scientifiques existantes. On détecte la complexité dans toutes les formes de connaissance : biologie, médecine... La complexité n'est pas le contraire de la simplicité. Il y a de la simplicité partout, mais toutes ces formes simples, à partir du moment où elles entrent en interconnection, forment la complexité.

Question : Vous avez dit qu'il n'y a pas de type d'homme à l'horizon de votre pensée. Or pour nous, dans le sillage de la foi chrétienne, il y a des valeurs sur l'homme, en référence à l'Evangile. Dans notre regard sur l'homme, on a une bonne référence, des points sur lesquels on s'appuiera toujours...

A.B. K. : Ne pas définir un type d'hommes ne signifie pas ne pas avoir une éthique humaine. L'homme étant à considérer comme un système qui s'auto-organise, il s'organise aussi sur des valeurs, des principes. C'est à la notion de type que je m'oppose. Sur les valeurs, je partage les valeurs chrétiennes qui ont d'ailleurs été celles de mon éducation. Même si j'en ai décliné, j'en assume un certain nombre : je considère qu'aimer l'humanité est une façon chrétienne d'être avec les autres ; chercher en l'autre l'humanité... Je lis les textes d'Evangile et je les trouve beaux, comme une cantate de Bach...

Question : Est-ce que pour vous, dans la complexité, le sujet existe en tant que personne ou bien est-ce la résultante

d'un certain nombre de forces, d'interactions ?

A.B. K. : Je pense que le sujet existe, mais il me semble que l'un n'est pas exclusif de l'autre, même si le sujet est transitoire par rapport à tous ces facteurs qui pré-existent et post-existent à une seule existence individuelle.

Question : Le terme "hominisation" vient de la paléontologie, et désigne donc quelque chose qui se passe sur des milliers d'années. Or les exemples que vous nous donnez se situent dans l'actualité la plus proche. N'y a-t-il pas disproportion entre les phénomènes de très grande durée et les questions d'aujourd'hui. Ne vaut-il pas mieux employer le terme "d'humanisation", d'autant plus que vous vous situez en humaniste ?

A.B. K. : L'hominisation, processus commencé il y a des millions d'années, n'est pas synonyme d'humanisation. Cette dernière se fait dans le domaine des idées comme un choix, par exemple l'humanisme. L'humanisme a pour projet l'humani-

sation et pose à ce titre des questions actuelles. Les exemples que j'ai pris de l'actualité, c'est simplement parce que c'est notre vécu commun. Les trois ans de la guerre en Yougoslavie sont pour nous une longueur de temps, à notre mesure, mais absolument démesurée aussi. Mais ce n'est pas dans le même temps que nous nous situons...

Question : Est-ce qu'on pourrait dire que l'humanisation, c'est la manière dont les hommes prennent en charge eux-mêmes leur hominisation ?

A.B. K. : Oui, mais il y a humanisation et déshumanisation conjointes. Il faut voir, dans les situations de crise dont on a parlé, qu'il y a des moments de déshumanisation, bien que l'homme reste homme, totalement, "spécifiquement".

Question : Ma première réaction, quand on dit : "ma patrie, c'est la terre", c'est de dire que, d'abord, ma patrie, c'est l'occident ! Est-ce que quelqu'un peut dire "je dépasse toutes les cités" ?

Personne ne peut être du point de vue de Sirius. La question n'est-elle pas celle d'un dialogue où chacun est renvoyé à sa cité ?

A.B. K. : Je serai intéressée de voir comment les chinois qui auront lu "Terre Patrie" qui est en voie de traduction, vont considérer la question.

Il n'y a pas délibérément de position occidental-centriste dans l'esprit d'Edgar Morin ni le mien. Il y a que nous sommes des occidentaux, incontestablement, que nous ne pouvons pas le nier. Mais que nous soyons curieux et ouverts à d'autres mondes à l'intérieur de notre monde, c'est certain. Nous ne les connaissons pas assez. Quant à "Terre Patrie", c'est une façon de dépasser les patries, mais ce n'est pas une façon de les nier. Ce n'est pas un cosmopolitisme abstrait, mais un cosmopolitisme fait de tous les cosmos et de toutes les "polis" concrètes.

Quant à la prise en compte de la dimension du Sud : le Sud est à nos portes. Nous avons un Sud aux périphéries de nos capitales. Le Sud commence dans nos expériences quotidiennes avec ses différences de statut que vous expérimentez

dans le travail. Le Sud continue dans le cercle de la Méditerranée dont nous sommes issus. Dans "Terre Patrie", on écrit que le tiers monde est entré dans le monde. Il fait partie constitutive du monde et de notre monde. Il n'est plus tiers même si, pour l'instant, il est économiquement exploité, sur-exploité et tout ce que l'on sait là-dessus – et qui d'ailleurs m'indigne –. Le Sud n'est pas entre parenthèses. Il y a une constante interaction : pour l'instant celle-ci est plutôt négative, elle est beaucoup à sens unique. On tire les richesses, les matières premières du Sud. On a tiré les travailleurs pour faire l'occident américain, etc... On n'a pas encore la contrepartie, c'est vrai : elle risque d'être cruelle.

Question : Est-ce que la complexité ne serait pas aussi une manière déguisée de faire coexister relativement pacifiquement des contradictions, et de faire le jeu d'un néo-libéralisme dominant ?

A.B. K. : J'espère que non ! Ce n'est pas une façon de faire passer la pilule. D'ailleurs cette idée de coexistence à assurer

est plutôt le fait des social-démocrates de tous bords alors que le vrai néo-libéralisme est désengagement de l'état de toutes ses responsabilités... Je ne vois pas très bien comment le néo-libéralisme s'infiltrerait dans la complexité. Mais la complexité n'est certes pas un médicament pour éviter d'être néo-libéral, une antidote au néo-libéralisme, ni d'ailleurs à une autre forme d'idéologie...

Question : Au sujet du développement : est-ce que le rapport de force et la violence ne sont pas un passage obligé pour le développement de l'humanité ?

A.B. K. : Dans l'homme il y a de la violence, de l'agressivité. Les psychologues et des gens comme Lorenz, Laborit, ont étudié cela. Ils nous ont rappelé qu'il y a en nous de l'animalité que nous dominons plus ou moins. Mais la violence, au moment où elle est connue et comprise, peut être d'abord contrôlée, pas seulement réprimée mais aussi utilisée à d'autres fins. Dans cette humanisation, au moment où l'humain se prend en mains, entrent toutes sortes de procédures pour dériver la violence et pour que la violence ne soit

pas intra-spécifique. C'est un projet humain, mais qui pour l'instant n'a pas très bien réussi...

Question : Je voudrais que vous nous aidiez à régler nos lunettes : avec une focale courte on peut passer facilement de l'optimisme au pessimisme et vice-versa. Il y a trois ans, vous avez travaillé sur "Terre Partie" : il y avait un optimisme affiché, qui venait des événements de 1989. Maintenant il y a le Rwanda, la Bosnie... et vous dites qu'on ne peut plus être aussi optimiste. D'un autre côté, quand on règle la focale à longue distance, vous dites qu'on va passer de l'âge de fer planétaire à la communauté planétaire, à la "cinquième naissance" de l'homme. Il faut choisir, il faut régler, et on a tous un peu de mal : à quelle distance faut-il se situer pour avoir quelque chance de bien voir ?

A.B. K. : Chacun voit à sa façon. Il faut toujours passer du micro au macro. Le micro : le quotidien, l'événementiel, la réaction, l'émotion... Cela en fonction de notre vécu personnel, car on est sensible à

tel ou tel événement qui nous stabilise ou nous déstabilise. Le macro : le plan sociétal. On sort de l'expérience individuelle, on se réfère à des valeurs de groupes, à des institutions. Mais on dépasse encore le plan sociétal à l'échelle d'une société donnée, l'occident, on sort des frontières, on confronte nos visions et nos termes, nos notions du temps à des notions complètement différentes... Je ne pense pas qu'on puisse définir un réglage de vision à partir duquel on puisse voir tout à peu près bien.

De même on ne peut définir une notion du temps que l'on pourrait appliquer comme ça, dans l'étendue pour ainsi dire géographique, sur des termes longs. Je crois que notre relation au temps en Occident est une relation perturbée par l'accélération permanente de tous les événements, par une sorte de stérilisation permanente de l'histoire... Nous avons à faire un travail sur notre structure mentale pour nous dégager de cette précipitation qui fait qu'à la limite le présent n'existe pas. Le présent c'est la transformation, la transmutation. St Augustin, dans "les Confessions", parle remarquablement du temps : dans la relation passé-présent-futur, il dit que le futur est ce qu'il y a de bien,

mais il se demande si l'homme "sent" venir ce moment là et ainsi il découvre qu'il vit dans un éternel présent... Ce temps là, il peut le percevoir dans sa propre durée, mais il ne peut pas le penser...

Question : Qu'est-ce qui vous permet de croire quand même plus à la planète communautaire qu'à l'inflation du sentiment de clan, de groupe, de tribus, d'ethnies ? Il y a un choix, une vision...

A.B. K. : Il n'y a pas un choix : il y a les deux. La réalité indéniable, c'est que notre espèce humaine est une et que nous sommes tous faits de la même argile, quelle que soit notre couleur et quelles que soient nos cultures. Ce sentiment de l'espèce humaine qui s'est manifesté dans les pensées, dans l'émotion, s'est trouvé confirmé par les études scientifiques, génétiques... On a découvert que la notion de race est une notion idéologique, sans soubassement génétique. En revanche, on n'a pas la même histoire, le même rythme, le même temps... Mais c'est sur l'unité de l'espèce que je m'appuie pour penser, quand cette tendance à la séparation, à la

dissociation, à l'affirmation agressive de l'identité domine par moments dans certains lieux du monde. Mais en même temps, il y a cette capacité chez l'être humain de se façonner soi-même en rencontrant l'autre pas seulement dans une relation d'adversité, mais aussi d'altérité : en acceptant, en cultivant les différences, en métissant les cultures, en mariant les personnes... Et c'est cela qui fait que notre civilisation a quelques bons côtés, sinon ce serait épouvantable!

Question : Comment intégrez-vous dans votre analyse le phénomène religieux ? Les croyants ont-ils un rôle spécifique dans ce processus de la planétarisation ? Ou ont-ils comme tout un chacun à participer à cette tâche ?

A.B. K. : La fraternité n'est pas seulement aux frontons des mairies; elle est aussi dans le message des chrétiens. Je crois que toutes les religions ont à cet égard un rôle, quand elles ne sont pas figées en dogmatisme, en inquisitions, en persécutions, en intolérance... Les catholiques ont leur part de responsabilité, par

exemple la St Barthélémy. L'institution devrait faire un examen de conscience, même si chacun des chrétiens ne partage pas cette responsabilité aujourd'hui.

Sur le plan de la connaissance, toutes les religions m'intéressent : il faudrait qu'elles soient enseignées dans les écoles comme un élément indispensable de la culture.

Question : Pourriez-vous expliciter l'articulation que vous faites entre dimension spirituelle de l'homme et phénomène religieux.

A.B. K. : La dimension spirituelle de l'homme n'est pas que dans la religion : elle est dans la pensée, dans la philosophie, dans toutes les formes de réflexion qui tendent à interroger l'humain, son devenir...

La dimension spirituelle dans la religion chrétienne, devrait pouvoir lui permettre de penser l'"ecclésia". Est-ce que l'Eglise est la communauté de tous les chrétiens ? Ou est-ce que c'est une institution qui décide pour les chrétiens, et alors là, que doivent-ils faire ? Quand je vois certaines actions, décisions, ou conseils musclés de l'institution,

je pense que c'est un abus de pouvoir et que là, la responsabilité de l'Eglise est grave.

Question (Ch. Duquoc) : Qu'est-ce qu'une communauté qui ne serait pas institution ?

A.B. K. : Il s'agit de savoir quel degré de renoncement on peut demander à l'homme : renoncer à ce à quoi les pulsions le mèneraient parfois, en les détournant de leur but et en les amenant à une réalisation plus humaine.

Quant aux institutions, elles existent forcément à un moment ou à un autre. Elles sont bonnes ou pas bonnes; elles sont ce que les hommes en font.

Question (Ch. Duquoc) : Je crois que les institutions sont le lieu de médiation entre la violence et la solidarité. Les religions n'échappent pas à cela. Un drame dans le Christianisme, qui a une écriture comme l'Evangile qui le pousse constamment à dépasser l'institution, c'est que la situation historique le pousse constamment à la reconstituer. Je pense que les idéologies politiques, comme le marxisme, sont confrontées à la même difficulté. Une politi-

que qui tenterait de penser une institution qui ne serait pas par certains aspects violente et n'assumerait pas cette violence, ne serait plus du domaine politique.

Ce serait intéressant d'étudier du point de vue de l'hominisation et de l'humanisation cet aspect qui n'est pas seulement une question de pulsions, mais qui, d'une certaine manière, appartient aussi au rapport de l'altérité.

A.B. K. : C'est de la tentative d'équilibre entre ces forces contraires, Eros et Thanatos, que vient la possibilité même de l'existence. Même un individu dépend de cet équilibre.

Question (Ch. Duquoc) : Il y a dans le livre "Terre Patrie" une forte critique du messianisme des judéo-chrétiens comme une dynamique dans l'histoire qui a inscrit une certaine forme d'intolérance, liée à son excès de promesses. Selon Edgar Morin, il y a dans le messianisme judéo-chrétien un excès de promesses qui, sécularisé, a mené à des excès considérables de cruauté, tout cela pour réaliser une humanité parfaite. Mais n'y a-t-il

pas un rapport entre cela et la "cinquième naissance" dont il a été question, qui serait à la fois solidarité, mondialisation, fraternité, convivialité etc... N'est-ce pas là, d'une certaine façon, une autre forme de messianisme, mais qui ne veut pas en prendre les risques ?

A.B. K. : Je ne crois pas qu'il y ait une critique du messianisme dans le sens que vous dites...

La Parole du Christ est une Parole qui se veut bénéfique sous des formes que l'on peut appeler utopiques : tous ces projets généreux, toute cette envie de donner le meilleur de soi aux autres... Mais les autres ne veulent pas toujours du meilleur, et c'est à partir de ce moment-là que ça se gâte. Il ne faut toutefois pas empêcher de rêver. L'utopie se trouve toujours à un moment, se pose quelque

part dans un lieu, et se réenvole... C'est très passager. Parce que c'est cela qui nourrit les espérances.

De même, la question : le marxisme était-il bon au départ ? De même les révolutionnaires, pour qui l'Etre suprême, c'était l'homme. Tout cela est à la fois très positif, très riche, très prometteur... Et la promesse n'a pas été tenue, non pas parce que la parole n'était pas bonne, mais parce qu'il y a un temps qui passe, il y a en l'homme des pulsions contraires...

En fait, ce qui nous arrête à l'heure actuelle, c'est justement qu'il ne puisse plus y avoir d'utopie, de projets. Alors on retourne à un minimum, non de vieillesse, mais de pensée ! On ne peut pas vivre sans rêver : il faut absolument qu'on préserve cela chacun en soi et pour autrui, et même si c'est une histoire qui date de deux mille ans...

Solidarité et communisme : *“L'avenir d'un héritage”⁽¹⁾...*

D'après la communication de Jacques MILHAU

Jacques Milhau tient d'emblée à situer son intervention à partir de son histoire personnelle, marquée dès son enfance par la coexistence, dans le milieu familial, de la tradition chrétienne et de la tradition républicaine et laïque. Ayant connu les épreuves de la guerre touchant de près sa famille comme tant d'autres, il devient communiste dans l'enthousiasme de la libération. *C'était l'immense espoir qu'on en finirait définitivement et que cette libération serait à la fois une libération nationale et une libération sociale...*

Pourquoi j'en suis venu à travailler la question de la solidarité ?

J. Milhau commence par s'exprimer sur ce qui fait que la question de la solidarité est à la fois une question large, concernant chacun, et une question qu'il ne peut prendre qu'à partir de son point de vue, qui est celui *d'un militant qui a traversé dans son itinéraire toute la vie du Parti Communiste Français* et qui sait à ce titre qu'aujourd'hui *demeurer communiste*,

(1) Cf la recension, par Jean Deries, dans L.A.C. N°172, de Mai-Juin 1995, de l'ouvrage de J. MILHAU : *Solidarité, l'avenir d'un héritage*, Ed. Sociales, 1993.

c'est changer profondément comme communiste :

M'interroger sur les enjeux de la solidarité qui me paraissent stratégiques, c'était déborder largement les familles spirituelles, confessionnelles, philosophiques et politiques. La solidarité est un principe qui n'est la propriété de personne mais devrait être la tâche de tous, en tout cas de ceux qui ne veulent pas que l'inhumanité subsiste comme elle est actuellement dans le monde. Mais en même temps l'accent tonique mis sur la solidarité est partagé profondément par les communistes. (...) Les militants communistes et ceux qui se tournent vers eux, ceux avec lesquels ils travaillent mettent en oeuvre de fait quelque chose de la solidarité : se battre pour empêcher une expulsion, pour empêcher des licenciements, se battre pour secourir telle ou telle personne emprisonnée... Il n'est pas possible que ces hommes et ces femmes ne s'enrichissent pas de façon profonde par leur défense de la solidarité. C'est pourquoi je me suis tourné vers la tradition de la solidarité.

Nous distinguerons autant que possible dans l'exposé ce qui relève de l'ensemble de la problématique nouvelle de la solidarité d'une part et, d'autre part, ce qui relève de la mutation du communisme par rapport à la question.

Une solidarité inédite

Dans le contexte du monde actuel, y a-t-il quelque chose à espérer du côté d'une solidarité inédite ?

Nous sommes dans une période d'interrogations fortes, dans un temps d'incertitude, de perte de repères, un temps de déchirure du tissu social, un

temps d'atteintes graves à l'existence matérielle et à la dignité humaine. Nous sommes dans une situation de désolidarisation profonde qui conduit à se demander s'il peut y avoir encore quelque espérance terrestre possible aujourd'hui dans notre humanité, ou bien si ces temps de déstabilisation, le dédale de la civilisation moderne ou post-moderne sont intégralement négatifs. Y a-t-il des potentialités

latentes, en voie d'apparition, qui seraient génératrices d'alternative ? Est-ce que nous sommes en mesure de construire un monde qui soit un monde de solidarité – et je parle au plan mondial – ?

Mais qui dit solidarité aujourd'hui dit solidarité inédite, parce que celle qui existe a fait long feu et devient anachronique ou défaillante.

La question de la solidarité inédite se situe sur le fond d'une situation de crise de la solidarité

Edgar Morin, et d'autres, ont insisté sur la destruction progressive des solidarités : d'abord les solidarités communautaires de l'Ancien Régime, supprimées à la Révolution française sans être remplacées ; puis les solidarités conquises par les ouvriers de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e, et après, lors les "trente glorieuses". Elles sont l'objet d'un laminage intégral. Mais la question de la solidarité n'est pas une question de sauvetage, de préservation du statu quo, c'est une question d'invention, de créativité humaine. Aujourd'hui, il faut prendre en compte non

seulement les problèmes anciens persistants, ceux du travail exploité, ceux de la pauvreté, etc... mais encore les problèmes nouveaux liés à la mondialisation, qui n'est pas seulement commerciale, communicationnelle, mais aussi mondialisation de la faim, de la pollution, des questions démographiques, ici de l'explosion de la population, là du vieillissement... Sans oublier le problème du désarmement des plus forts, faute de quoi l'humanité peut tout-à-fait disparaître...

Nous vivons dans un "temps d'insolidarité", selon l'expression de Proudhon : une perte des acquis de la sociabilité qui a provoqué ce qu'Edgar Morin a appelé "un vide de la solidarité-fraternité". Ce vide s'accompagne d'une inflation verbale sur la solidarité dans cette dernière période du siècle, une espèce de discours pléthorique parlant de solidarité pour le meilleur et pour le pire, de façon plus ou moins estimable... Ce symptôme est à la mesure même de l'insolidarité croissante, en même temps qu'il révèle une espèce d'impossibilité de la part des hommes des divers groupes sociaux de faire l'impasse complète sur la solidarité.

En fait, une solidarité résiduelle,

même insuffisante, même déficiente ne peut pas ne pas exister, au vu – comme on dit – des menaces qui pèsent sur la condition sociale. Et effectivement on trouve différents types de discours...

Critique des discours de la solidarité

Il y a d'abord un discours que je prends au positif, un discours nouveau, c'est le discours humanitaire : un discours et une pratique qu'on a cessé d'appeler caritatives pour les appeler humanitaires, avec cette caractéristique d'un bénévolat non pour l'assistanat, mais dans lequel on associe comme acteurs ceux qu'on aide.

A côté de cela, il y a le solidarisme à rebours qui prévaut dans les temps néolibéraux de la rentabilité, solvabilité, régressivité : on invoque une solidarité nationale de type sacrificiel en sauvetage d'une économie prise dans la guerre de la concurrence et de la compétition. Cette solidarité est demandée précisément à ceux qui devraient bénéficier de la solidarité ! Tout le discours politique, économique va dans le sens d'une véritable confiscation de la solidarité.

Il y a ensuite le solidarisme paralytique : c'est un solidarisme compensatoire tel le réformisme, qui tente d'apporter par des succédanés de solution des corrections à un processus de libéralisation qui détourne la richesse produite et empêche par là même la satisfaction des besoins humains.

En fait, plus il y a d'insolidarité, plus il y a de discours sur la solidarité.

Au sein du discours du PCF, il s'est aussi passé un certain nombre de choses intéressantes qui conduisent à une situation cardinale de cette notion de solidarité : Abandon de la solidarité prolétarienne et passage à l'idée de solidarités multiples, autrement dit, abandon d'une définition classique de la solidarité qui s'expliquait parfaitement à l'âge industriel. En fonction des mutations de la société française, de la transformation de la classe ouvrière et de la modification des différentes catégories sociales, la solidarité devient dès lors la solidarité de tous les salariés, la solidarité de toutes les forces vives de la nation, de celles qui, d'une manière ou d'une autre, salariées ou pas, contribuent à la production économique et sociale de l'existence nationale...

La solidarité n'est plus une question marginale, elle est au coeur des formes organisationnelles de la société

La grande tradition de la solidarité est essentiellement française. Pour la continuité historique d'un discours sur la solidarité en France, on peut remonter très loin : Rousseau, Saint Simon, Fourier, ensuite le sociologue Durkheim, et les socialistes, et Bergson, le Personnalisme, sans oublier les solidaristes qui appartenaient à la mouvance radical-socialiste... Il y a toute une élaboration théorique de la question de la solidarité, issue de la démarche du socialisme critico-utopique du début du XIX^e siècle. Il y a dénonciation de l'existence dans laquelle on se trouve, où l'humanité subsiste, à partir du moment où les conditions de cette subsistance ne se justifient plus. Aujourd'hui par exemple, si nous étions dans une société de rareté, l'austérité pourrait se justifier, mais nous sommes, avec la révolution technologique et informationnelle, dans une société aux moyens extraordinaires ; il y a des possibilités énormes mais à condition de

pouvoir les contrôler : la coopération entre les acteurs de la production dans cette société, – complexe, car la distinction entre décideurs, concepteurs exécutants devient obsolète, – demande aujourd'hui à être démocratique, elle demande la participation...

Ainsi donc se fait jour une volonté de dépasser la situation et donc une volonté de créer un univers de solidarité. Si bien que la question de la solidarité est liée à la question de fond de l'organisation de la société. La solidarité n'est donc pas une démarche auxiliaire, parallèle, marginale pour l'enjeu politique ; au coeur même de l'évolution sociale il y a cette nécessité de trouver, de conquérir s'il le faut, les formes organisationnelles sous lesquelles il y aurait effectivement solidarité.

Beaucoup de philosophes se sont interrogés sur l'individualité ; il faut aussi envisager la dimension communautaire. Un personnalisme communautaire, tel pourrait être l'avenir du communisme.

Il n'y a pas de société, "complexe" aujourd'hui, sans solidarité ; l'insolidarité même est ferment de solidarité : c'est une nécessité. Il n'y a pas de division sociale possible du travail sans solidarité dans l'inter-

individualité. Avant d'être un sentiment généreux, la solidarité est une nécessité du fonctionnement et du développement possible de la société.

**L'utopie de la solidarité :
un dynamisme de conquête
dans la réaction
contre une situation réelle.**

Il faut distinguer la mauvaise utopie, celle procédant de l'illusion d'un eldorado humain, de la bonne utopie, réaliste. Celle-ci trouve son point de départ dans une réaction à ce qui est négatif dans le réel. Historiquement, la solidarité n'a jamais été donnée, mais toujours conquise et souvent par la violence. Pas toujours des violences physiques, mais souvent des violences sociales. Les grèves de 36 ont été une violence sociale qui a contraint les pouvoirs publics à faire autrement qu'ils pensaient pouvoir faire.

Quel est le réel d'aujourd'hui, contre lequel il faudra réagir ?

Nous sommes en face d'un bras de fer entre deux logiques incompatibles : il

y a massivement la logique de l'argent pour l'argent, dans laquelle nous vivons. C'est un paramètre majeur de la "complexité" : la puissance mondiale de l'argent et ce qu'elle fait des individus, ce qu'elle fait des entreprises, ce qu'elle fait des collectivités et des Etats. Est-ce que nous pouvons continuer à être sous ce totalitarisme de l'argent ? Qui, aujourd'hui, fait la loi au monde, alors qu'il y a un discours pléthorique sur la démocratie ? Plus il y a d'oligarchie financière, plus il y a de bureaucratie et de technocratie financières, plus il y a de dictature de l'argent sur l'univers, plus on parle de démocratie. Face à cette réalité, il y a cette autre logique, qui tend à devenir maintenant une question de bon sens, quel que soit le courant de pensée auquel on appartient – les convergences sont fortes – : la logique de l'humain, la logique du développement individuel et social, de l'humain matériel et moral, physique et symbolique. Il y a mieux à faire que, selon le mot de K. Popper, de l' "ingénierie sociale" pour éviter les tyrannies et gérer les misères les plus graves.

Il ne s'agit pas d'être contre l'argent. Mais dans la société marchande,

nous sommes victimes de l'argent. Pourra-t-on réguler humainement des sociétés marchandes ? Ne faut-il pas imaginer une utilisation concertée de l'argent, une utilisation faite ensemble au bénéfice des besoins humains ?

Quelle utopie réaliste de solidarité devant une telle réalité ?

On sent bien que ce sont des nouveaux rapports de solidarité qui sont appelés, des rapports de solidarité horizontale dans l'activité du travail. Cela ne supprime pas les hiérarchies, ni les différences de qualification, cela ne signifie pas un égalitarisme de bas étage ; mais cela signifie que chacun est partie prenante dans la gestion, partie prenante dans la décision. Cela suppose un accord sur les nouveaux critères de gestion, tels qu'en parle l'économiste marxiste Paul Boccara, où la valeur ajoutée disponible soit prioritairement au service des hommes, de la formation, de la recherche, des prestations sociales, du loisir, des inventions, au lieu de filer vers les banques, vers les spéculations dont on ne sait jamais quels sont les tenants et aboutissants.

Solidarité et "Droits de l'Homme"

On voit que la grande question de la solidarité est étroitement liée à la question des droits de l'homme. Il y a débat au sujet des droits de l'homme : il y a ceux qui sont contre la référence même aux Droits de l'Homme, ceux qui ricanent ; il y a ceux aussi qui n'aiment pas qu'on parle des droits de l'homme dans leur intégralité, c'est-à-dire non seulement les droits politiques et les droits civils, mais encore les droits économiques, les droits culturels, les droits sociaux. Cela vient du fait que la déclaration des Droits de l'Homme de 1789, si belle soit-elle, est une déclaration incomplète, qui se borne à la citoyenneté civile et politique et qui laisse de côté tout ce qui concerne la vie personnelle, privée des gens. Mais heureusement la déclaration du 10 Décembre 1948 de l'ONU, la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme a intégré l'économique, le culturel et le social. Elle l'a fait parce qu'il y a eu la Seconde guerre mondiale, parce qu'il y a eu la revendication des peuples opprimés, parce qu'il y a eu les revendications sociales qui s'articulaient avec des

revendications de libération nationale.

A mes yeux la concrétisation des droits "universels", dans leur intégralité est une question révolutionnaire. C'est la tâche révolutionnaire de notre époque : faire que l'intégralité des droits concerne le genre humain, c'est-à-dire tous les hommes, dans toutes les collectivités. Un exemple : quels sont les droits économiques du Mali quand la Banque Mondiale, le F.M.I. impose des ajustements économiques et financiers aux conséquences sociales négatives ?

En même temps, cette universalité (pour tous les hommes) est aussi universalité en chaque homme, en compréhension, qualitativement. Autrement dit, qu'il n'y ait plus de "dernier des derniers", en tout cas pas dans l'absolu, celui dont on dit qu'il est exclu. Qu'il y ait au contraire une démarche humaine qui aille dans le sens de l'amélioration de l'existence de tous et de chacun dans toutes ses dimensions.

Voilà ce qui est capital en ce qui concerne la perspective de la solidarité : que cette solidarité, dans la ligne de la

tradition française, se traduise par la concrétisation des Droits de l'Homme dans leur intégralité.

Vers une solidarité horizontale

Pas de solidarité de commande, pas de solidarité imposée, pas de solidarité d'en-haut, mais au contraire une solidarité consentie, voulue, qui passe par l'intervention de tous. Tous, c'est utopique : je dirais l'intervention de toujours plus de gens, engagés selon leurs possibilités, selon leur manière de voir.

A ce stade, une remarque concernant la manière dont j'ai inscrit cette nouvelle vision de la solidarité : en me référant au travail du sociologue E. Durkheim qui, dans son livre, "*La division du travail*" (1893) a été le premier grand théoricien sur la solidarité proprement dite. Il distinguait la solidarité mécanique des sociétés archaïques, dans laquelle il n'y avait pas de différence entre les individus qui étaient tous réduits d'ailleurs à une égalité minimale, - de la solidarité organique des sociétés moder-

nes, dans lesquelles il y a une différenciation entre les individus, avec un modèle hiérarchique d'organisation de la société. Cela est à présent aussi révolu, dans la mesure où le constat est fait que ces structurations verticales permettent l'existence de pouvoirs incontrôlés et incontrôlables qui aliènent les gens. Nous sommes arrivés à un moment où se pose la question d'une solidarité horizontale : la question d'une solidarité faite de partenariat, faite d'échanges, d'interrelations, où chacun compte pour un, en mesure d'intervenir. C'est une solidarité à échelle humaine, générique. Paul Boccara l'appelle "solidarité anthroponomique". "Nomos", en grec, c'est la loi au sens social et éthique du terme. Aujourd'hui le problème qui est posé est celui d'une solidarité porteuse d'"universalité concrète", s'adressant à tous les hommes et à chacun. Et le problème n'est pas là de distinguer entre l'occident et le non-occident : il faut se battre pour la concrétisation des Droits de l'Homme même si ce n'est pas une démarche uniforme. C'est prendre les situations d'inhumanité telles qu'elles se trouvent et là où elles se trouvent, dans des milieux sociaux et culturels différents,

et faire avancer, gagner, conquérir un rapport d'humanité qui soit plus digne et qui puisse satisfaire les hommes.

Une identité Communiste renouvelée

Je voudrais m'expliquer sur le lien entre cette vue sur la solidarité, qui passe en définitive par une mise en question du système social, – mais sans prétendre donner des modèles, dont on a vu le résultat catastrophique – et être communiste aujourd'hui, dans une identité communiste renouvelée.

Nous ne nous référons pas à un communisme primitif, qui dans la polémique populaire faisait traiter les communistes de "partageux", et qui dans le débat séparait déjà Durkheim et Jaurès au début du siècle.

Il ne s'agit pas non plus d'un état idéal transhistorique où l'humanité serait complètement réconciliée avec elle-même, ce qui serait l'utopie au sens négatif du terme.

Il s'agit encore moins d'imposer un modèle préétabli d'en-haut, ce qui a été le cas des proto-socialismes.

Un impératif de transformer le monde pour des fins humaines

«*Le communisme n'est pas un état, pas même un idéal, mais un mouvement qui abolit l'état de choses existant*»⁽²⁾. Dans "abolir", il y a l'idée d'une révolution violente, c'est pourquoi les communistes disent aujourd'hui : "dépasser l'état de choses existant". C'est un processus et non une abolition brutale, comme l' "abolition des privilèges". Ce n'est pas administratif, judiciaire, encore moins militaire. C'est une intervention des hommes pour transformer l'état de choses. Et cela dans le sens de ce que Marx a dit d'incontournable sur le communisme : «*une société dans laquelle l'épanouissement de l'individu est la condition de l'épanouissement de tous*»⁽³⁾. Or le drame

du mouvement communiste, en raison des multiples circonstances externes et internes, est d'avoir pensé que l'épanouissement de tous était la condition de l'épanouissement de l'individu. Ce n'est pas un hasard si aujourd'hui la fameuse seconde formule de l'impératif catégorique de Kant intervient dans les discours éthiques des communistes : agis de telle sorte que tu traites la personne humaine toujours en même temps comme une fin, pas seulement comme un moyen. C'est un congé définitif au stalinisme : un système faisant de l'homme le moyen, la fin n'étant pas l'homme mais une société censée être au bénéfice de tous, mais qui était en fait au bénéfice d'une nomenclature...

L'identité communiste nouvelle a donc à voir avec un impératif d'action : lever ce qu'il y a d'inhumanité pour faire avancer le monde, un mouvement dans lequel il y a visée d'un monde autre que celui dans lequel on vit.

(2) C'est dès 1845 dans *L'idéologie allemande* de Marx, et c'est repris dans le *Manifeste communiste*.

(3) *Le Manifeste du parti communiste*

A cause de la priorité donnée à l'homme concret : démocratie et contre-pouvoir

Etre communiste aujourd'hui, c'est contribuer modestement, même minoritairement, à l'action dans un pluralisme souhaité parce qu'il est le reflet de la complexité de la société, de la diversité des hommes. C'est contribuer à ce que les gens se mettent en route, décident d'eux-mêmes les solutions à apporter, sans recourir aux "experts", aux élites technocratiques qui confisquent la souveraineté populaire. C'est créer les conditions pour que tout simplement les gens puissent être partie prenante, agir, et s'en trouver mieux. Faire descendre la politique, la défense des intérêts communs, de l'Etat dans la société. Pour cela il s'agit de combiner d'une part la démocratie directe, la démocratie participative, citoyenne, et d'autre part la démocratie indirecte, la délégation de pouvoir sous contrôle. Tout pouvoir n'est pas mauvais ; mais comment brider les nécessaires pouvoirs institutionnels ? Il faut des contre-pouvoirs, mais s'assurer encore et toujours que le contre-pouvoir n'est pas un pouvoir... Le contre-pouvoir

efficace et crédible, c'est donc la participation la plus nombreuse possible des gens à tous les niveaux, de façon à ce que personne ne soit seul à prendre des décisions. C'est la démocratie. Confiance en l'homme, oui, mais limitée : qu'un seul homme ou qu'un seul groupe ne puisse pas décider de tout pour les autres, sans eux et souvent contre eux.

Une dialectique du réel : l'anticipation

La vulgate marxiste a été rejetée, Dieu merci ! Cela ne signifie pas qu'il n'y a pas un matérialisme historique, qu'il n'y a pas une dialectique. Mais justement la révolution copernicienne que Marx a opérée sur le matérialisme, c'est de ne pas en faire une question théorique, mais une question pratique. Un matérialisme dans lequel le primat, c'est la pratique, cela revient à partir du fait que nous sommes dans une conjoncture transformable et que seule l'action la transforme. Nous sommes toujours déjà dans un monde en transformation, par l'action des hommes, pertinente ou non pertinente. Comme le disait

Althusser, nous prenons toujours le train en marche.

Il faut intégrer ce point de vue pratique dans la théorie et par là même éviter toute dérive doctrinaire. Il faut considérer que l'un des paramètres essentiels de l'approche du réel, c'est que le réel n'est jamais le fait, le donné brut : le réel enveloppe toujours des potentialités, c'est-à-dire des atouts, mais en même temps des obstacles... Le réel n'est jamais purement matériel : il est aussi symbolique. Il est chargé d'anticipation, il est aussi ce que l'action des hommes en fera...

D'où la conséquence : il n'y a pas de modèle préétabli, il n'y a pas de "cité" à proposer ! Il y a des problèmes à résoudre. Comme le disait Marx, l'humanité ne se pose jamais que les tâches qu'elle peut résoudre. Nous sommes dans une situation d'invention de l'avenir humain, mais une invention dont le foyer imaginaire, la ligne de mire, c'est toujours : plus de solidarité : solidarité des hommes dans les activités, et renouvellement de leurs activités dans ce sens.

Une nouvelle voie pour les rapports entre communistes et chrétiens

Un des grands mérites des chrétiens, qui a pourtant suscité bien des critiques venant d'une certaine arrogance communiste, c'est la sensibilité au "prochain". Et avec ce thème du "prochain" l'idée que tout n'est pas politique – bien que la politique soit en tout –. Il y a des interventions sociales de proximité qui sont porteuses non pas d'un message, mais de preuves, auxquelles les nouvelles générations de communistes sont sensibles : le primat accordé aux personnes.

L'incompréhension venait de ce que longtemps les communistes n'ont pas accordé à la personne la place centrale qui devrait être la sienne. Personnellement, je pense que quand les communistes parleront de "communisme personnaliste" nous aurons bouclé la boucle.

En revanche, on note corrélativement une certaine carence chrétienne par rapport aux enjeux globaux, par rapport aux débouchés politiques. Lors d'un col-

loque sur la solidarité organisé par le diocèse de Grenoble, un théologien a fait remarquer justement que "si nous n'intervenons pas auprès des pouvoirs publics, ce sont des coups de bâton dans l'eau". Je crois que là, les communistes apportent une capacité d'intervention, une manière de "marquer" les pouvoirs établis – comme au football ! – et de ne pas les lâcher tant qu'ils n'ont pas cédé. Parce qu'aujourd'hui, rien n'est octroyé ; il y a beaucoup de raisons de désespérance. Mais je dirais que les raisons d'espérer ne sont pas dans une espérance figurée d'avance, elles sont dans la volonté et la capacité de nous unir pour faire prévaloir des exigences incontournables car légitimes, volonté et capacité qui ont fait et feront céder. Et quand on fait céder, on avance. Le rapport de force reste un rapport social et politique aussi longtemps que notre société est partagée par les inégalités que nous connaissons.

Personnellement, je ne pourrais accepter de vivre dans un monde où le dernier des hommes ne serait pas reconnu comme frère de tous. Tant qu'un homme, une femme, un enfant, un vieillard n'a pas des droits qui soient intégralement effectifs, il y a des raisons de se battre et c'est pour cela qu'un communiste peut rester communiste résolument.

Finalement, nous nous retrouvons dans la solidarité. Les solidarités ont toujours été ambiguës, tenaillées entre les aspirations libératrices et des contraintes imposées ; leur principe caché ou travesti n'a jamais cessé de renvoyer à l'exigence d'une auto-reconnaissance incluant aussi le souci que l'on a de connaître les autres et de se reconnaître en eux, d'en être également reconnu, d'agir en conséquence en faisant que l'humanité vivante soit en tous et en chacun.

Eléments du débat avec Jacques Milhau

Question : Sur le travail, le partage du travail. Pourquoi êtes-vous contre le partage du temps de travail présenté comme une solidarité compensatoire ? Le travail était une notion centrale chez Marx ; comment faire face aujourd'hui à une multiplicité de questions devant l'emploi ?

J. M. : La question est posée dans un contexte de renoncement au plein emploi. La position des communistes, ce n'est pas la prétention du retour immédiat et définitif au plein emploi tel qu'on l'a connu antérieurement. La question est celle du choix tendanciel de l'économie : ou bien viser une restauration, la meilleure possible, de l'emploi sous la forme du travail réglementé, convenablement payé, ou bien – ce à quoi nous assistons depuis des années – la substitution à cela de toutes les formes de précarisation du travail, antichambre du chômage et de l'exclusion. La focalisation sur le problème de l'exclu-

sion permet alors de poser le problème en termes de sauvetage et d'éluder la question de fond d'une reconquête du droit au travail.

Il est vrai que la question du travail est centrale chez Marx : mais c'est la question de la division de la société, des conflits... Dit de façon brutale : les prolétaires combattant pour faire reconnaître leur personnalité combattent pour l'abolition du travail. Cette formule lapidaire, Marx l'explicite par ailleurs autrement : le travail moderne appelle de plus en plus l'intervention d'un homme intégral, et non segmenté comme le fait le Taylorisme. Il s'agit de parvenir à organiser dans la société une production dans laquelle le temps de travail, c'est-à-dire la nécessité historique, diminue de plus en plus et le temps de libre développement de l'homme s'accroisse. Et cela commence dès le XIX^e siècle avec les luttes pour la diminution de la journée de travail. Ce n'est pas l'abo-

lition du travail, c'est le travail intégré dans un univers de liberté.

La question du plein emploi n'est donc pas seulement pour occuper les gens et qu'ils aient des revenus et un pouvoir d'achat, elle se pose pour assurer, dans une perspective de production des biens et d'extension des services, toutes les conditions du développement humain, sur tous les plans.

Alors quand on dit : *"La société est post industrielle, l'industrie, c'est fini"*, c'est une véritable intoxication ! Les études du Bureau International du Travail montrent une augmentation de la classe ouvrière à l'échelle mondiale : les productions existent, mais elles ont été délocalisées, exportées. Au lieu de prolétarianiser à l'intérieur, on prolétarianise à l'extérieur. Notre société de consommation, d'achat et de vente, doit nécessairement passer par là selon la loi de l'argent. En fait le problème du plein emploi ne sera résolu que dans la résolution du conflit entre le Nord et le Sud en ce qui concerne le développement.

Questions : Les analyses que vous développez sont-elles partagées par le Parti et

les militants ? Votre recherche sur le primat de l'individu et le "personnalisme communiste" est-elle reprise par la pensée collective du mouvement communiste ?

J. M. : Ce que j'avance est défendu par la majorité des communistes aujourd'hui, même si l'évolution ne se fait pas de manière homogène et avec le même degré de conviction chez les uns et les autres.

J'ajouterais qu'un des grands changements dans le Parti Communiste, c'est l'idée : pas de monolithisme, pas d'orthodoxie au sens d'un fondamentalisme philosophique. La référence au marxisme est une référence essentielle, elle n'est pas exclusive...

L'expression "communisme personnaliste" m'est propre : parce que je pense qu'il y a eu une telle oblitération du terme "communisme" qu'il vaudrait mieux mettre les points sur les "i" en parlant de "communisme personnaliste". Cela dit, le fond de ce que pensent les communistes est bien cela. Robert Hue lui-même me paraît n'avoir pas été insensible à ce que j'ai pu écrire sur le rapport substantiel du communisme à la solidarité comme à la personne.

Quand je parle de "communisme personnaliste", c'est parce que je crois effective-

ment que la catégorie de "personne" est centrale dans l'"hominisation". Le philosophe Lucien sève dit dans son dernier livre, *Critique la Raison bioéthique*, qu'il faut "prendre la personne comme la forme de l'être humain". L'être humain est "individu" biologiquement parlant, "individualité" sociologiquement parlant, "personnalité" psychologiquement parlant. Dire qu'il est "personne", c'est considérer la part de transcendance qu'il porte en lui-même. L'idée de transcendance dit que l'individu, l'individualité, la personnalité en tant que créateurs, sont objets de respect, – donc un sujet, considéré comme fin et jamais comme moyen, et par conséquent comme étant le centre de gravité autour duquel toute l'aventure humaine doit se penser et se convertir.

Question : *Peut-on ne garder du marxisme que l'idée de transformation du réel, en évacuant le messianisme, l'idée d'une société sans classes ?*

J.M. : Nous touchons là la question du rapport à l'utopie : Il y a une utopie meurtrière, celle du messianisme dogmati-

que : une absolutisation du point final de l'histoire, qui serait précisément la société sans classes, la société de liberté intégrale. Notre démarche n'est pas celle-là. Elle considère au contraire ce qu'Aristote appelait le "futur prochain", c'est-à-dire le futur anticipationnel, non prédictible, non prédéterminable. Le réel englobe toujours une dimension symbolique, c'est-à-dire les possibilités qui sont les siennes, possibilités d'ailleurs divergentes suivant le type d'action que les hommes développeront conflictuellement.

Dès lors, l'utopie est l'inscription de l'imaginaire dans le réel. Elle est cette part de rêve éveillé, responsable, qui trace en pointillé, par-delà le futur prochain, ce que pourraient être les lignes d'un développement à même de changer ce qui est. Un certain messianisme en ce sens est nécessaire. Il faut anticiper sur l'avenir et non se contenter d'une transformation sociale myope, technologique, administrative. Par exemple le mathématicien communiste Jean-Pierre Kahane dit : "*Il faut intégrer dans la valeur travail le prix du renouvellement des ressources naturelles ou de leur remplacement*", c'est la prise en compte de l'avenir, des généra-

tions futures, de ce que l'économie fait aujourd'hui non pas pour nous mais pour ceux qui seront les héritiers du monde... un monde plus ou moins amélioré que nous leur aurons laissé.

Question : Le mot "socialisme" est absent de votre discours...

J. M. : Nous ne parlons pas de socialisme parce que le "socialisme" a finalement été conçu et réalisé comme un modèle de société fermé sur lui-même, c'est à dire bloquant toute perspective "communiste" de réalisation de l'individualité et de la personnalité. De plus cette conception du socialisme était étatico-démocratique – ce que j'appelle le "proto-socialisme" : collectivisation intégrale, dénégation des initiatives individuelles, violence faite aux médiations nécessaires dans la société. (Cette violence n'est d'ailleurs pas le seul fait du socialisme : elle sévit également dans notre société capitaliste.)

En regard de cela, le primat de l'individu n'est pas une concession faite pour les besoins de la cause ni en raison d'un intérêt contemporain. C'est essentielle-

ment parce que, quel que soit le mode d'organisation dans lequel les individus se trouvent engrenés, un individu reste un individu. Pris dans des réseaux, l'individu n'en est pas la simple résultante. Il y a une irréductible singularité. Un être humain est un être humain, toujours susceptible de réagir individuellement ou collectivement aux conditions d'existence qui lui sont faites. D'où cet enracinement absolu de la responsabilité en chacun de nous. D'où aussi le sens éthique, anthropomique de la solidarité.

Regardez par exemple ce que des sociologues ont appelé la "ruse prolétarienne" à la suite d'une enquête dans différentes entreprises en France : un ouvrier contraint à un travail répétitif codifié trouve souvent le moyen de modifier ses conditions de travail en fonction de ce qu'il est, de ce qu'il sent, à telle enseigne que parfois des inventions en matière de productivité ne sortent pas des bureaux d'étude mais des ateliers, de l'intelligence et des qualités des ouvriers.

Alors pourquoi mettre l'individu sur le mode symbolique ? Parce que l'individu est à prendre dans sa complexité, sa multi-

dimensionnalité, dans son individualité sociale, son statut, sa structuration, dans son profil psychique, intellectuel affectif, etc... et dans sa dimension éthique : par conséquent toujours investi de significations. Ces significations ne sont pas

intemporelles mais culturelles. C'est l'être humain, comme être de culture, acculturé et s'acculturant qui est inséparablement être matériel et immatériel, individu et personne, solidaire de droit et d'attente sinon toujours de fait et pour le mieux.

Plaidoyer pour l'invisible

L'impact de l'image, hier et aujourd'hui

D'après la communication de Régis DEBRAY

Auteur de "Vie et mort de l'image"⁽¹⁾, Régis Debray nous fait découvrir les divers impacts de l'image au cours de l'histoire, en fonction de l'évolution des technologies.

Notre époque contemporaine se caractérise par une complexité accrue de cet impact : notre rapport à la "vérité" s'en trouve ébranlé. Paradoxalement revient, autrement, au milieu de cette complexité, une question de "transcendance"...

Je suis d'abord un homme de "la graphosphère", c'est-à-dire du monde des livres, un disciple de ce choc formidable, qu'a été, à la fin du XV^{ème} siècle, l'invention d'un mode de reproduction mécanique de l'écrit. Or, voici que nous entrons dans "la vidéosphère", c'est-à-dire dans

une tout autre écologie de la culture. Cette mutation entraîne un bouleversement de l'ordre symbolique, aussi important que celui provoqué par l'irruption de l'édition dans la culture du manuscrit, qui a été à l'origine de la Réforme et donc de la Contre-Réforme. Aujourd'hui, l'Ecole, l'Eglise

(1) Cf. la recension de ce livre par Nicolas Renard dans L.A.C. N°171, de Mars-Avril 1995.

et l'Etat, pour prendre les trois piliers de l'ordre symbolique, vont subir des bouleversements analogues à ceux du XVI^{ème} siècle. Mon champ actuel d'études est celui de la "médiologie". La médiologie est, pour le dire très vite, une écologie des cultures: comment un milieu technique de l'esprit devient-il le milieu naturel du vivant ? Ce milieu technique est déterminé par des moyens de transmission et également de transport. Il faut donc penser ensemble le dire et la route pour le dire.

La médiologie

La médiologie est l'étude de l'efficacité symbolique. Par quelles médiations une idée, une parole, un mot, une image, deviennent-elles force matérielle, source de conduite et principe d'organisation ? Comment fait-on quelque chose en disant ? Comment modifie-t-on un état d'esprit individuel ou collectif par une parole ou une image, bref par un symbole abstrait, immatériel ? Dans la médiologie, il s'agit donc d'étudier la genèse des grands systèmes symboliques qui ont organisé l'humanité depuis l'invention de l'écrit.

Vous connaissez bien, vous chrétiens, ce que j'ai appelé l'efficacité symbolique, qui rejoint la question du "Verbe fait chair". A l'entrée de la médiologie se trouve donc le mystère de l'incarnation, ou ce que le christianisme a pensé comme mystère : Comment un verbe peut-il devenir chair ? Comment un invisible peut-il devenir visible ? Etudier l'efficacité d'un symbole, d'une panoplie symbolique, c'est s'interroger sur ce qu'on a appelé jadis le pouvoir des mots et sur le pouvoir des images. Quelles fonctions a rempli l'image ? Avec quoi l'image nous met-elle en rapport ? Quels ont été les effets de capture, d'imposition, d'emprise ou de sidération, de fascination des images sur les hommes, selon le milieu où ils vivaient ?

Aux origines de l'image

Commençons par deux rappels d'ordre historique et philosophique. D'abord : **Pourquoi l'image plutôt que rien ?** La réponse est que l'homme est le seul animal sachant qu'il est mortel. De là provient ce qu'un théoricien du cinéma, Bazin, a appelé "le complexe de la mo-

mie" : sauver l'être par l'apparence. L'image permettait d'embaumer le temps, un peu comme une momie de rechange. Louis XIV ne s'est pas fait embaumer. Il s'est contenté de se faire faire le portrait par Le Nain. Le but est le même : sauver l'être précaire, l'être mortel, par une apparence qui dure. L'image est donc née du funéraire. Les origines de l'image nous obligent à aller du côté des catacombes, des hypogées et des nécropoles. L'image funéraire est toujours une image gaie, parce qu'elle est destinée à sauver le vivant de la mort.

Ensuite : **Pourquoi y a-t-il image dans une civilisation monothéiste comme la nôtre ?** Nous sommes la seule civilisation monothéiste qui admette les pratiques de la figuration. Le judaïsme ne le fait pas, l'islam non plus. C'est au christianisme que nous le devons. Le dogme de l'Incarnation permet d'accéder à l'invisible par le visible, au divin par l'humain, au Père par le Fils. Il y a donc une figuration possible du divin. Cette révolution a fait l'originalité de l'Occident dans l'histoire des civilisations d'après l'écriture. Parfois, je me dis qu'un monde comme le nôtre est

né en 787, lors du deuxième concile de Nicée. Pendant trois siècles, on s'est battu pour ou contre la validité des images dans l'empire byzantin. Ce concile a tranché, au bénéfice de la législation de l'image, la terrible querelle de l'iconoclasme.

Une histoire du regard

En tant que médiologue, je me suis intéressé à une histoire, non des images, mais du regard. L'étude des fonctions remplies par l'image à telle ou telle époque, permet de remonter du visible à la visée. L'image a à peu près 30.000 ans alors que l'écriture en a 3.000.

Tout commence avec l'**image sacrée**, qui était une aide à la survie du corps et de l'âme. Après l'invention de l'écriture et jusqu'au XV^{ème} siècle, vient le temps de la "logosphère", où l'image indique une présence : l'image est une personne, un être, l'image est voyante. Elle donne accès à un surnaturel.

Puis est venue l'**image d'art**, qui n'est plus une aide à la survie, mais une aide au plaisir, à la délectation (pour reprendre le mot de Poussin). On peut définir ce régime

artistique de l'image comme "le beau fait exprès". Cette notion était absolument impensable avant le XV^{ème} ou le XVI^{ème} siècle. Pour un grec ou pour un chrétien du Moyen Âge, elle n'avait aucun sens. L'image d'art commence avec la signature, lorsque le fabricant d'images cesse d'être un artisan anonyme et peut dire : "Moi, je". Le commanditaire d'une oeuvre d'art ne demande plus une nativité ou une crucifixion, mais un Raphaël ou un Léonard.

Après le regard magico-religieux, puis le regard esthétique, vient le regard économique : L'**image-information** est une aide au savoir. Nous entrons dans l'ère du visuel. Il y a visuel, quand la production d'une image ne correspond plus à une expérience vécue, quand l'image ne va plus à la rencontre d'une altérité, mais vient simplement à la rencontre d'autres images. L'image est simplement utilitaire : elle sert à repérer des produits, à contrôler des opérations, à authentifier des marchandises, comme c'est le cas pour le logo, le kit, la marque. Dans ce monde que j'intitule la "**vidéosphère**", il s'agit d'abord de gagner du temps, de l'argent ou des voix. Cette vidéosphère a une infrastructure technique précise.

Ces trois régimes de fonctionnement de l'image sont tout à fait différents. Il va de soi qu'aucune médiasphère ne se substitue à la précédente. Elles s'empilent, elles s'encastrent et se surdéterminent l'une l'autre.

La naissance de la photographie

Avant l'apparition de la vidéo, un événement fondamental a constitué le point d'amorce de la vidéosphère : le début de l'image enregistrée, c'est-à-dire la naissance de la photographie. Jusqu'alors, la civilisation était fondée sur la coupure sémiotique, c'est-à-dire sur le décalage entre le signe et la chose, entre la représentation et ce qui est représenté. Dans un théâtre par exemple, la scène où jouent des acteurs n'est pas la salle où se tiennent les spectateurs. Pour figurer la coupure sémiotique, une rampe crée la distance entre le réel et la représentation. Tant qu'elle a été faite de main d'homme, l'image était mentalisée, elle passait de l'esprit du peintre à la toile, de la représentation mentale à la réalisation manuelle.

En 1839, pour prendre cette date butoir, lorsque le savant Arago présente à

l'Académie des sciences la découverte du daguerréotype, pour la première fois, un objet, ou un référent, vient s'inscrire automatiquement sur une surface photosensible, sans l'intervention d'un code culturel, sans l'intervention d'un élément arbitraire ou conventionnel. Pour saisir une icône dans sa vérité, il fallait avoir la foi, ou une certaine culture théologique. Mais n'importe qui peut recevoir le choc d'une photographie, qu'il soit catholique, orthodoxe, ou agnostique. La photo a donc une force subversive considérable, elle peut se comprendre sans dictionnaire. La naissance de la photographie a marqué le début d'un renversement du rapport de forces entre le visuel et l'écrit.

Le passage du symbole à l'indice

Qu'y a-t-il donc en jeu dans la fracture photographique ? Pour répondre de façon lapidaire : on peut peindre des anges, on ne peut pas photographier des anges. Une photo n'est pas un signe, mais une trace ou, en terme de sémiologie, un "indice" réellement affecté par l'objet. Contrairement à la peinture, la photogra-

phie n'est pas "una cosa mentale", une chose mentale. L'enregistrement chimique suppose la présence physique de l'objet devant l'objectif. C'est pourquoi la photographie a été considérée par certains artistes comme un non-art. On se souvient du mépris manifesté par Baudelaire et par d'autres devant ce qu'il appelait : "la triviale image sur le métal". Je le cite : *"La société immonde se rua comme un seul Narcisse pour contempler sa triviale image sur le métal. Un fanatisme extraordinaire s'empara de tous ces nouveaux interlocuteurs du soleil."* On voit bien sur quoi ce mépris était fondé : le peintre va de l'esprit à la chose, alors que le photographe reçoit l'empreinte de la chose, sans intervenir. Il n'y a pas de photos de l'intériorité, ni de photos de la divinité, ni même d'ailleurs, disait Delacroix, de la totalité d'une scène, puisque la photo ne cadre qu'un fragment.

Du cinéma à la vidéo

Quelque soixante ans plus tard est venu le cinéma. Il complète la "prise indicelle", non plus seulement de la chose,

mais de sa durée. Ensuite est apparu l'enregistrement du son, puis le direct, c'est-à-dire la transmission instantanée et mondiale des images par voie hertzienne. Les particularités du support vidéo peuvent apparaître négligeables, mais elles ont changé notre civilisation, notre façon d'être.

Dans un film, l'image est enregistrée sur une bobine. Développée dans un laboratoire, elle figure sur un support en celluloid. Par contre, l'image vidéo n'est plus une matière, mais un signal électrique, c'est **une image dématérialisée**. Pour être vue, elle doit être lue par une tête de lecture.

D'autre part, l'image vidéo est **une image immédiate**. La transmission hertzienne d'une image immatérielle fait sauter toutes les anciennes médiations du sens, celle du professeur, celle du journaliste de l'écrit, éventuellement celles de l'instituteur ou du pasteur. C'est l'information qui fait l'événement et non l'inverse. Le travail en différé de la mise en forme visuelle ou écrite est devenu, en quelque sorte, oiseux ou marginal. L'image est devenu un flux : "*maintenant, tout est maintenant*".

L'effet de réalité

La vidéosphère est le produit d'une lente éclosion, depuis l'image enregistrée jusqu'à l'image vidéo-polychrome transmise en direct. Au cinéma, l'appareil de projection est derrière le spectateur et la lumière sur l'écran est reçue du dehors. On est devant l'écran de cinéma, mais on tend à être dans son écran de télévision. L'image de la télévision n'est plus projetée, mais diffusée. La lumière est émise du dedans, elle est incorporée à l'image. L'image cathodique fusionne les deux pôles de la représentation en une sorte d'émanation des choses par elles-mêmes, qu'on intitule l'effet de réalité, c'est-à-dire l'aptitude d'une image à ne pas apparaître comme image. A la télévision, on a l'impression de voir l'événement-même, dans sa plénitude. On passe du monde des oeuvres à celui des produits, du monde des signatures d'auteurs, au monde anonyme d'une télé sans auteur, du monde du différé au monde du direct.

Une modification des normes du réel et du vrai

Dans la période des écritures saintes, l'invisible est plus vrai que le visible et ce

qui est vraiment réel est absent, Dieu par exemple. Après l'avènement de l'imprimerie, on peut douter des dieux et des images, mais non de la vérité. Les phénomènes visibles sont rapportés à des lois invisibles. La vérité s'indique au soin qu'elle met à se dissimuler (Levi-Strauss). Dans le régime de la vidéosphère, l'homme peut ignorer les discours de vérité et de salut, il peut contester les universaux et les idéaux, mais il n'a pas le droit de mettre en doute la valeur des images. Nation, République, Intérêt Général, Humanité, Liberté, Égalité, Fraternité : il n'y a pas d'images de toutes ces notions, il y a donc un doute sur leur validité. Une équation tout à fait nouvelle apparaît : le visible = le réel = le vrai. Nous sommes la première civilisation autorisée à "en croire ses yeux". Seul ce qui est représentable est irrécusable. Nous entrons dans un monde que les américains ont appelé "WYSWYG" (What you see, is what you get : ce que vous voyez, c'est ce qu'il y a). Ce que vous ne voyez pas, c'est ce qu'il n'y a pas. Nous sommes donc passés d'un régime de croyance à un autre. Les citoyens que nous sommes s'attachent moins à la vérité des contenus et des

énoncés qu'à l'authenticité des énonciations. L'intonation, le regard, la présence physique, la couleur d'un costume, l'expression involontaire du visage, autant d'indices qui ne se contrôlent pas, qui échappent et qui pourtant sont perçus comme révélateurs de vérité. La vérité est devenue testimoniale et symptomatique. Pourquoi raisonner à la télévision ? Il est beaucoup plus payant de s'émouvoir, de parler vrai, de s'indigner, d'établir de la connivence, bref, d'établir de la participation plutôt que de la déduction ou des théories. Il ne faut pas sous-estimer ce déplacement des indices de vérité, ni d'un point de vue psychanalytique ni, plus profondément, d'un point de vue religieux.

Les quatre déficits de l'image enregistrée

L'image numérique représente une autre évolution technique considérable en train de s'opérer. Mais je limite mon propos à l'image enregistrée, c'est-à-dire celle de la photo, du cinéma ou de la télévision. Quatre éléments ne passent pas par cette image :

• D'abord, **l'image enregistrée ignore la négation**. On ne peut filmer une absence, ni un interdit, ni un programme, ni un projet, ni une possibilité. L'image est positivante et conservatrice. Tout ce qui nie ou dépasse le réel effectif ne passe pas à l'écran. Seul le langage symbolique, possède des marqueurs d'opposition et de négation.

• Deuxièmement, **l'image enregistrée ne montre que des individus** ou des particuliers et jamais des catégories ou des types. L'image enregistrée ignore l'universel et la généralité. Cela vaut particulièrement pour l'image télévisuelle qui est une image de gros plan. N'est réel que l'individu, le reste n'est pas montrable. L'humanité ne se montre pas, de même que les concepts qui ont fondé, par exemple, l'explication marxiste du monde : le Capital, le Travail, la Plus value. *"Tous les hommes naissent libres et égaux en droit."* : il n'existe pas d'image enregistrée de cet énoncé. Cela pose des problèmes considérables aux juristes, car il est techniquement impossible de faire du droit avec des images.

• Troisièmement, **l'image enregistrée ignore la disjonction ou l'hy-**

pothèse. Elle ignore des opérateurs comme "ou bien - ou bien" ou "si, alors", tout ce qui est rapport de subordination, de contradiction ou de cause à effet. Elle procède en effet par juxtaposition et par addition et non par articulation logique. La pensée par images n'est pas illogique mais alogique. Elle n'a pas de syntaxe.

• Enfin, **l'image enregistrée est toujours au présent**, elle a du mal avec le temps. *"Longtemps je me suis couché de bonne heure..."*, la première phrase de *"La recherche du temps perdu"* ne passe pas. *"Levez-vous orages désirés..."*, non plus. *"Il m'arrivait souvent de ..."*, non plus. Le futur antérieur, le passé composé, l'optatif, le pluriatif, tous ces marqueurs de temps ne passent pas dans l'image enregistrée.

Les quatre déficits que je viens d'énumérer rapidement sont des constats techniques et non des jugements de valeur. Mais le refus de l'abstrait, le refus de l'utopie, le désir sensoriel et matérialiste, le goût de l'individu et non pas de l'homme, le goût de la présence immédiate, toute cette pensée de l'image n'est-elle pas précisément la pensée de notre époque ?

La société est à nouveau visitée par l'idolâtrie, c'est-à-dire la confusion de l'image et de son référent.

C'est ainsi que quelques changements techniques, apparemment anodins et marginaux peuvent, par un effet boule de neige bien connu des historiens de la technologie, provoquer une fracture considérable. Nous vivons un XX^{ème} siècle qui est une sorte de XVI^{ème} siècle au carré ou à la puissance "n". Ce n'est pas seulement une mutation, mais une explosion des cadres de pensée.

Mon engagement pour la cause de l'homme

J'aime savoir comment les choses fonctionnent et comment a évolué, au cours des siècles, le régime de preuve, c'est-à-dire le mode d'adhésion aux causes. L'inlassable quête de la vérité est une contribution qui en vaut bien une autre. J'ai peut-être une confiance exagérée dans la raison mais, en tout cas, mon engagement est celui de la connaissance. Dans un contexte où on assiste à un étouffement

des possibles, à un rabattement général des invisibles sur le visible, je lutte pour l'invisible. Je plaide pour la lecture, l'écriture, l'hypothèse, le rêve et la poésie, pour la gageure. Je plaide pour ce qu'Henri Michaux appelle "*les espaces du dedans*". Et je plaide aussi pour les universaux, c'est-à-dire pour ce qui porte Majuscule et n'a pas de traduction en image. L'Homme par exemple est un universel. Il en est de même pour la République, la Loi, l'Intérêt Général ou le Bien Public, ce qui nous tourne vers l'Etat. Mais je pourrais aussi parler de la Raison et de la Connaissance, ce qui nous tourne vers l'Ecole. Bref, je plaide pour ces grands piliers "abstraits" que les pseudos-concrets du moment tendent à nous voiler.

Ce que j'attends des chrétiens

Je suis moi-même de formation chrétienne et la médiologie est une longue méditation du christianisme. La genèse du christianisme est pour moi une expérience médiologique cruciale. Comment une parole devient-elle organisation d'un monde ? Comment s'incarne-t-elle dans une

institution, laquelle se structure, se hiérarchise et trouve des moyens pour se propager au moyen, précisément, des images ? La fonction missionnaire et mobilisatrice de l'image est fondamentale dans l'histoire du christianisme.

Témoigner de quelque chose de l'ordre du transcendant

Dans un monde qui dérive vers le tout marchand, vers le cynisme du "What you see, is what you get", dans un monde matérialiste - au mauvais sens du mot -, dans ce monde que je tiens pour un rabaissement de l'homme, je crois que les chrétiens sont là pour témoigner d'autre chose. Vous rappelez qu'il y a un ordre des valeurs, indépendant de l'ordre du fait ; vous rappelez qu'on ne peut pas rabattre le droit sur le fait, le devoir-être sur l'existant ; bref, qu'il y a quelque chose de l'ordre du messianique ou du transcendant, de l'ordre du désintéret ou du dévouement, d'un ordre que la logique du libéralisme ne peut pas comprendre, en tout cas à la compréhension duquel il ne suffit pas. Je pense qu'on ne peut pas con-

cevoir un ici sans un ailleurs, ni concevoir un maintenant sans un hier et sans un demain, ni concevoir un monde de pure présence, celui-là même où tend à nous enfermer la vidéosphère. Je crois que les chrétiens sont là pour rappeler à la fois le poids d'un passé fondateur, à la fois le poids d'une espérance, c'est-à-dire d'un futur en fonction duquel peut s'organiser une expérience présente. Il me semble que les chrétiens ont là une particulière responsabilité aujourd'hui.

Tempérer le retour du religieux

La mondialisation actuelle, parce qu'elle unifie le monde au niveau technico-économique, suscite le besoin d'un réenracinement territorial ou symbolique. Nous assistons donc à ce qu'on appelle le retour du religieux qui est un "effet jogging" du progrès technique. On pouvait penser que dans un monde de l'action à distance, de la simulation numérique, on ne bougerait plus. Or, depuis que les citadins ne marchent plus, ils courent ! Dans ce monde hypermatérialiste et areligieux que nous dessine la vidéosphère, "l'effet

jogging" consiste à induire le besoin d'un ressourcement spirituel. Cela veut dire aussi qu'il risque d'y avoir beaucoup de guerres de religion. Le christianisme peut tempérer le retour d'une certaine sauvagerie religieuse, car il permet de penser la distinction du temporel et du spirituel, de penser la laïcité. Dans cet "effet jogging" de la spiritualité, le christianisme sera là

pour tempérer le fondamentalisme ambiant ou le danger du fanatisme, face auxquels d'autres religions me semblent moins bien armées. L'aire chrétienne peut proposer une vertu de tolérance, en contrepoint à des retours de bâton identitaires, plus sévères dans d'autres aires religieuses.

Éléments du débat avec Régis Debray

Question : Est-ce que l'image virtuelle ou numérique peut dépasser les limites de l'image enregistrée ?

R. D. : L'image virtuelle est une image effectivement perçue, à laquelle ne correspond pas une réalité physique. La numérisation de l'image analogique (les images analogiques sont des images ressemblantes) permet de manipuler, de recomposer, de triquer à partir d'un réel donné.

Le numérique est aussi révolutionnaire que la bombe atomique dans l'histoire des armements et la manipulation génétique dans la biologie. Jusqu'à présent, l'image était conçue comme imitation du réel. L'image était le reflet d'un objet. Avec le numérique, l'image est produite à partir d'un logiciel d'ordinateur et on peut faire des images sans objet. L'image numérique est une simulation, ce n'est plus une reproduction. Rien ne préexiste à l'image. C'est une étape supplémentaire dans la dématérialisation de l'image et dans ce qu'on

peut appeler la logicisation du monde, sa réduction à des données intelligibles. On peut faire toutes les images que l'on souhaite, qui n'ont plus de rapport direct avec la réalité.

Question : Alors quels sont les effets de l'image numérique ?

R. D. : Le premier effet est celui d'une baisse de crédibilité de l'image. Pour moi, en tant qu'écrivain, l'image est une trace, un signe comme un autre. L'image numérique va susciter un déclin de la foi perceptive. On croira de moins en moins dans ce qu'on voit. L'image va devenir un mot, une formation arbitraire, conventionnelle. Elle ne sera plus attestation, certificat de réalité. Ce sera peut-être l'apothéose de l'image : la séparation définitive entre le principe de réalité d'un côté et l'imaginaire de l'autre. Par rapport à l'image enregistrée, c'est une révolution car le photographe

redevient un peintre : les images sortent de son esprit, au moyen du logiciel de son ordinateur. Mais, pour le spectateur, l'image ne sera plus preuve de rien.

Le numérique va contribuer d'une manière considérable à brouiller les frontières entre le fictif et le réel. Il existe déjà des utilisations pratiques très importantes de l'image numérique. Les pilotes d'avion, aujourd'hui, ne s'entraînent plus en réel, ils sont en simulation. De même, celui qui veut construire une maison peut demander à son architecte de le promener dans la maison avant qu'elle ne soit construite. Cette image permet de voyager dans le futur et même dans le passé : qu'on se souvienne, par exemple, de la reconstitution fictive de l'abbaye de Cluny, il y deux ans. Le truquage permet d'insérer un acteur dans une scène réelle documentaire : On ne sait plus si c'est une fiction !

Il est possible de numériser l'image d'une matière, d'un végétal ou d'un animal. On peut aussi créer l'image de synthèse d'un corps humain ou d'un visage, mais il est impossible de reconstituer un regard, comme s'il y avait une singularité de la personne humaine qui n'arrive pas à être modélisée ou numérisée. Pour le moment, l'individualité échappe à l'image numérique.

Question: Au sujet de l'image virtuelle, vous venez de parler de manipulation, de falsification. Faut-il alors envisager un apprentissage de la lecture de l'image ?

R. D. : Le truquage est en quelque sorte l'hommage du vice à la vertu. On truque une photo parce qu'on croit à la photo. Il y a donc certainement une éthique de l'image à trouver. Dans un journal, quand une nouvelle est fausse, on a un droit de réponse que le journal est tenu de publier. Mais dans une culture du flux, comme celle de la télévision, il est très difficile de revenir en arrière. Une image chasse l'autre, une image enterre l'autre. Il y a une sorte d'assoupissement du regard critique, à cause de l'évanescence des traces. C'est pourquoi il est difficile de résister au truquage télévisuel.

Une éducation à la lecture de l'image consisterait à apprendre, notamment aux enfants, comment se fabrique une émission de télévision, comment se fabrique un journal télévisé. Qu'est-ce qu'un prompteur ? Qu'est-ce qu'une table de régie et un gingle ? Qu'est-ce qu'un script ? Où les caméras sont-elles placées ? Bref, il faudrait montrer l'image comme un pro-

duit usiné, comme une version du monde, et non comme une sorte de relation spontanée à la réalité. Cette prise au deuxième degré de l'image reçue doit être à la base d'une initiation à l'image.

Question : Qu'en est-il de la réception de l'image ?

R. D. : La réception reste un mystère. Longtemps, on a eu l'idée que la transmission télévisuelle était comme un entonnoir planté dans les yeux du spectateur. On a imaginé un spectateur passif, consentant, assimilant tout et n'importe quoi. On a pris la télévision comme un formidable instrument de domestication de l'opinion publique. En fait, nous savons maintenant qu'il y a un abîme entre l'émission émise et l'émission reçue. Il y a autant d'émissions que de récepteurs : un ouvrier ne reçoit pas une émission comme un bourgeois, un français ne la reçoit pas comme un allemand, un croyant ne la reçoit pas comme un non-croyant, un communiste ne la reçoit pas comme un fasciste. Un filtre opère une fragmentation subjective de ce qui nous est envoyé. Visionner une émission,

n'entraîne pas automatiquement qu'on la mémorise, ni qu'on y adhère. Je crois que la réception est une école de scepticisme, une école de liberté, ce qui nuance de beaucoup l'idée des mass-média comme outil de propagande mécanique.

Question : Qu'en est-il du son, qui est sur la même bande que l'image ? Les paroles sont très importantes dans un reportage.

R. D. : Effectivement, il y a un cinéma muet, mais il n'y a pas de télévision muette. C'est une différence fondamentale. Dans le cinéma, l'image peut se soutenir d'elle-même. Cela permet une véritable attention à l'image. Dans la télévision, au contraire, le son gouverne l'image. L'élément visuel est subordonné à l'élément auditif. L'image télévisuelle est un peu comme "le bruit des yeux", c'est-à-dire quelque chose qui se voit comme on entend un fond sonore. Or, la différence entre le regard et l'écoute, c'est que le regard détache alors que l'écoute attache. La réception sonore est fusionnelle. Il faudrait écrire AUDIO-visuel, car c'est l'audio qui est aux commandes. L'image se dégrade en

quelque chose qui vient au secours du son. A la limite, la télévision est une radio active parasitée par des images.

Question : *Quelles sont les conséquences de la "vidéosphère" sur ce que vous avez appelé les piliers symboliques de la société : l'Ecole, l'Eglise et Etat.*

R. D. : L'effet commun à ces trois éléments est la disparition du collectif derrière les têtes de file. Il est certain, par exemple, que la télévision favorise la papauté, au détriment des prêtres et des laïcs. Quand on veut présenter à la télévision le catholicisme, on se contente de présenter le pape, comme le porte-parole. Dans l'église protestante, il n'y a pas de personnage symbolique, et c'est un handicap du point de vue image.

La télévision fonctionne par gros plans. Un groupe de 1000 personnes a moins d'impact qu'un gros plan qui a un effet démultiplicateur formidable. On assiste donc à la naissance d'un "téléétat" : l'effet d'annonce d'une décision devient plus important que sa mise en oeuvre, qui ne présente aucun intérêt visuel. Moins les

politiques ont de pouvoir sur le monde, étant donné sa complexité, plus ils se rattrapent sur l'opinion.

Que devient l'autorité du maître d'école par rapport au présentateur de la télévision, censé dire le vrai, le beau et le bon ? L'habitude du "zapping" provoque une diminution de l'attention. A l'école, les cours durent une heure, alors les élèves voudraient zapper ! Il y a donc une déstabilisation de l'école. La fonction essentielle de l'école, l'apprentissage des démarches élémentaires et abstraites de décomposition analytique, s'oppose à l'appréhension synthétique et immédiate de l'image télévisuelle.

Question : *Vous avez dit à la fin de votre exposé qu'il était important de lutter pour l'invisible, pour ce qui n'a pas de traduction visuelle. Est-ce qu'il s'agit d'un essentiel invisible pour les yeux ? Est-ce que c'est le souci d'accéder à la vérité ? Qu'est-ce qu'il y a derrière ce souci ?*

R. D. : Je ne donne pas à l'invisible un contenu mystérique ou surnaturel. L'invisible est pour moi ce qu'on appelle le

symbolique, c'est-à-dire un ensemble de conventions arbitraires. L'image d'un cercle est ronde, mais le concept de cercle n'est pas rond. Il s'agit de ne pas s'en tenir simplement à l'image, mais d'aller vers le concept. Le mot "chien" n'aboie pas. Cela signifie donc lutter pour l'écrit, mais aussi, au-delà du pouvoir du langage, analyser le donné phénoménal et lutter pour les utopies, les possibilités, les programmes qui dépassent et transcendent le présent immédiat. C'est lutter enfin pour ce qu'on appelle les universaux, qui n'ont pas de traduction visuelle. Liberté, Egalité, Fraternité, Nation, Humanité : voilà des foyers de sens pour le monde tel que je le sens. Il y a une place nécessaire pour la transcendance que la vidéosphère tend à réduire, à marginaliser.

Question : En parlant des chrétiens, vous avez surtout évoqué leur tradition. N'attendez-vous d'eux que leur référence au passé ?

R. D. : Je pense que l'homme est un animal de raison mais aussi de justice. Le désintéressement chrétien, que certains appellent

sens de l'autre, abnégation, solidarité, devient pour moi de plus en plus crucial dans un monde vidéosphérique. Le christianisme présente une réserve de transcendance, une réserve de souveraineté de l'homme sur tout ce qui tend à le réduire à une sorte de mécanisme stimulus-réponse. Cette vision tout à fait humaniste du christianisme n'implique pas la foi. Mais c'est une raison suffisante pour éprouver un respect sincère du monde chrétien qui m'effraie moins que bien des messianismes dans le monde, marqués par le particulier et le territorial. Il y a dans le christianisme une vocation à l'universel : dépasser les frontières de son ethnie, de son lieu, pour une vision catholique, c'est-à-dire globale du monde.

Question : Vous avez dit : "Les chrétiens sont là pour témoigner d'un autre ordre de valeurs, quelque chose de l'ordre du transcendant". Si les chrétiens étaient propriétaires d'une vérité transcendante, d'un savoir sur l'avenir aussi, d'un messianisme transcendant et s'il n'y avait plus qu'à en déduire ce qu'il s'agit de faire et une morale, on tomberait alors sous le coup des critiques adressées aux systèmes totalitaires. Être chrétien,

c'est plutôt être, de manière analogue à Jésus, de ceux qui essaient de joindre le geste à la parole pour avancer à tâtons sur un chemin de vérité, sans savoir le fin mot de où ça mène. Il faudrait donc s'entendre sur le mot transcendance.

R. D. : J'emploie le mot transcendance au sens de ce qui s'oppose à l'immanent, au sens de ce dont je n'ai pas une expérience immédiate. Est transcendant, tout ce qui est au-delà du monde perceptible que je puis percevoir. Il y a donc différentes sortes de transcendant. Le transcendant de la foi est une des transcendances possibles. Mais il y a aussi des transcendents agnostiques : celui qui croit à la rai-

son, à l'avènement de la justice, croit à une transcendance. Je ne mésestime pas le danger du dogmatisme: croire en une "Vérité" qu'il suffirait de distribuer. C'est la tentation totalitaire. Je distingue la transcendance du messianisme. Il y a eu un messianisme sécularisé, qui s'est appelé le communisme : l'attente d'un royaume de justice qui allait advenir ici et maintenant. Le chrétien vit en position d'attente, il ne se contente pas d'être là où il est, il marche vers quelque chose. C'est ce que je désigne par cette expression de transcendance. On pourrait dire aussi incomplétude. Il y a de l'incomplétude dans l'homme : l'homme est à faire, l'homme est devant nous, l'homme est une tâche.

St Pierre Chrysologue et Jean Pic de la Mirandole

Mille ans séparent les deux textes que nous proposons comme "sources" aujourd'hui. Le premier est un sermon de Pierre Chrysologue et se situe dans le monde de la Tradition. Le second est de Jean Pic de la Mirandole et il ouvre la Modernité. Alors pourquoi les présenter ensemble dans ce numéro de la Lettre aux Communautés qui fait écho à l'expression de quelques-uns de nos contemporains au fait - au faite - de la modernité et qui se déclarent non-chrétiens ?

Justement pour montrer que l'évolution non-chrétienne de la modernité n'était pas fatale... En effet, Jean Pic de la Mirandole, après avoir esquissé l'intelligence "moderne" qu'il a de l'homme, reprend à son compte le choix humain que Pierre Chrysologue esquissait, à la suite de St Paul (Rm 5, 12-19 ; I Co 15, 42-50), dans son 117^{ème} sermon...

*

* *

Pierre Chrysologue. Né à Imola, vers 380, on le trouve Métropolitain de Ravenne vers 430. Il meurt sans doute en décembre 450. C'est vers le XI^{ème} siècle qu'on lui décernera le titre de "chrysologue"... à la parole d'or, sans doute à cause de ses sermons qui sont la seule chose qu'on ait encore de lui. C'est à travers eux que l'on peut se faire la meilleure idée de ce que fut la liturgie dans la Ravenne de son temps.

Sermon 117

(10^e sermon sur Saint Paul)

La traduction de ce texte est due à Claude Wiéner
qui a incorporé le texte de la liturgie des heures,
du samedi de la 29^e semaine du temps ordinaire, ici entre [].

[Saint Paul nous apprend que deux hommes sont à l'origine du genre humain : Adam et le Christ. Deux hommes égaux quant au corps, mais inégaux en mérite ; vraiment tout à fait semblables par l'agencement de leurs membres, mais vraiment tout à fait dissemblables par leur origine. *Le premier Adam, dit-il, a été créé comme un être humain qui a reçu la vie ; le dernier est un être spirituel qui donne la vie.* (1 Co 15, 45)

Le premier a été créé par le dernier de qui il a reçu l'âme qui le ferait vivre ; il a été formé par son Créateur ; et celui-ci n'attendait pas que la vie lui soit donnée par un autre,

puisque c'est lui seul qui donne la vie à tous. Le premier est modelé d'un limon très vil ; le dernier est né du sein très noble de la Vierge ; chez l'un, la terre se transforme en chair ; chez l'autre, la chair est élevée jusqu'à Dieu.

Que puis-je dire encore ? Le second Adam a établi son image dans le premier Adam, alors qu'il le modelait. De là vient qu'il en a endossé le rôle et reçu le nom, afin de ne pas laisser perdre ce qu'il avait fait à son image. Premier Adam, dernier Adam : le premier a commencé, le dernier ne finira pas. Car le dernier est véritablement le premier, comme il l'a dit lui-même : *Je suis le Premier et le Dernier*. (Is 44, 6)

Je suis le Premier, c'est-à-dire sans commencement. Je suis le Dernier, c'est-à-dire sans fin. Mais, dit l'Apôtre, ce qui est apparu d'abord, ce n'est pas l'être spirituel, c'est l'être humain et, ensuite seulement, le spirituel (1 Co 15, 46). En effet, la terre précède le fruit ; mais la terre n'a pas autant de valeur que le fruit. Celle-là exige des gémissements et des travaux. Celui-ci donne la richesse et la vie. Le prophète a raison de tirer gloire d'un tel fruit lorsqu'il dit : *Notre terre donnera son fruit* (Ps 84, 13). Quel fruit ? Celui dont il dit ailleurs : *C'est un fruit de tes entrailles que je placerai sur ton trône* (Ps 131, 11). Comme dit encore saint Paul : *Pétri de terre, le premier homme vient de la terre ; le second, lui, vient du ciel* (1 Co 15,47).]

Où sont-ils, les gens qui veulent mettre la conception virginale et l'accouchement virginal sur le même plan que

l'accouchement des femmes (ordinaires) ? Celui-ci vient de la terre. Celui-là du ciel ; celui-là procède de la puissance divine, celui-ci de la faiblesse humaine ; celui-ci se passe dans la souffrance du corps, celui-là dans la tranquillité de l'esprit divin et le calme du corps humain. Le sang a fait silence, la chair s'est tenue immobile, les membres se sont assoupis et le sein de la Vierge s'est entièrement maintenu dans l'attente céleste, tandis que l'Auteur de la chair revêtait la chair et devenait cet Homme céleste qui allait non seulement rendre la terre à l'homme mais lui accorder le ciel. (...) Et la jeune mère s'émerveille d'avoir participé aux mystères célestes, car elle comprend que cette naissance n'a rien à voir avec ce qui se passe d'ordinaire dans l'humanité.

Le mage par ses offrandes proclame qu'ainsi naît Dieu ; il le proclame, il adore, il découvre ce que le chrétien doit penser, ce qu'il doit croire. Mais écoutons ce qui suit : *Puisque Adam est pétri de terre, comme lui les hommes appartiennent à la terre ; puisque le Christ est venu du ciel, comme lui les hommes appartiennent au ciel* (1 Co 15, 48).

[Comment des hommes dont la naissance n'est pas céleste pourront-ils devenir célestes, en ne gardant pas la nature de leur naissance mais en persévérant dans celle de leur seconde naissance ? C'est pour cela, mes frères, que l'Esprit Saint féconde le sein de la source virginale du baptême, en y introduisant sa lumière : ainsi, des hommes terrestres, que leur extraction du limon de la terre avait introduits dans une

condition misérable, sont enfantés à la vie du ciel et ramenés à la ressemblance de leur auteur. Puisque maintenant nous sommes renés, remodelés à l'image de notre Créateur, accomplissons le précepte de l'Apôtre : *De même que nous avons porté l'image de celui qui est pétri de terre, portons aussi l'image de celui qui vient du ciel* (16, 15, 49).]

C'était inévitable : pétris de terre, nous ne pouvions pas aspirer aux réalités célestes ; nés de la convoitise, nous n'étions pas capables d'éviter la convoitise ; venus au monde sous la domination des plaisirs, nous étions forcés de subir les tourbillons des plaisirs ; accueillis dans une demeure de ce monde, nous avons été prisonniers des maux du monde.

Maintenant renés à la ressemblance de notre Seigneur, comme nous l'avons dit, puisque la Vierge nous a conçus, puisque l'Esprit nous a donné la vie, puisque la chasteté nous a portés, puisque l'intégrité nous a mis au monde, puisque l'innocence nous a nourris, puisque la sainteté nous a instruits, puisque la vertu nous a formés, puisque [Dieu nous a adoptés pour ses fils, réalisons une image parfaite par une ressemblance parfaite avec notre Créateur : non par la gloire, qu'il est seul à posséder, mais par l'innocence, la simplicité, la douceur, la patience, l'humilité, la miséricorde, la concorde, puisque c'est par ces vertus qu'il a daigné venir et demeurer en communion avec nous.]

Mettons fin à la démangeaison désastreuse des vices, triomphons des attrait mortels des fautes, écrasons la détestable fureur, source de crimes, détournons notre regard des splendeurs de ce monde qui ne sont que ténèbres, chassons de notre esprit les désirs mondains qui ne sont qu'illusion, aspirons à la pauvreté du Christ qui possède dans le ciel des richesses éternelles. Gardons intacte la sainteté de l'âme et du corps. Ainsi nous porterons en nous et nous laisserons resplendir l'image du Créateur, sinon dans sa grandeur, du moins dans son action. Ce que nous disons là, l'Apôtre l'affirme : *Je le déclare, frères, la chair et le sang ne sont pas capables de posséder le royaume de Dieu* (1 Co 15, 50). Ainsi est proclamée la résurrection de la chair, car alors la chair sera possédée par l'esprit, et ce n'est pas la chair qui possédera l'Esprit, comme le dit clairement ce qui suit : *Et ce qui est périssable ne possédera pas le monde impérissable* (1 Co 15, 50). Tu le vois bien : ce qui disparaît, ce n'est pas la chair mais la réalité périssable ; ce n'est pas l'être humain, mais la faute ; ce n'est pas la personne mais le crime. Alors l'homme, vivant pour Dieu et devant Dieu, aura enfin la joie de voir la fin de ses fautes. Il aurait fallu parler plus tôt de la résurrection, mes frères, car il ne convient pas de ne mentionner qu'en passant et à la fin du discours ce qui nous fait passer vers les temps éternels et la vie qui n'a pas de fin.

Jean Pic de la Mirandole : un éclair dans le ciel de la Renaissance ! Né en 1463, à dix ans, il est reconnu "prince des orateurs et des poètes", à seize ans, c'est un canoniste réputé de l'Université de Bologne, puis il est auditeur dans toutes les Universités célèbres de l'époque où il apprend tout... en particulier l'arabe, le chaldéen et l'hébreu. A vingt trois ans, il énonce neuf cents thèses et lance un défi à quiconque veut "disputer" avec lui. Les mandarins universitaires et la Curie romaine, effrayés par son audace, obtiennent l'interdiction de cette rencontre et sa condamnation. Il sera même, en 1488, incarcéré au donjon de Vincennes ! Libéré, il se retire à Florence et se convertit sous l'influence de Savonarole, donne tous ses biens aux pauvres et meurt en 1494. Le texte que nous présentons, comme au frontispice de la modernité, est extrait de son *De dignitate hominis*. (Notons que le texte de Vatican II, peut-être le plus consonant avec la modernité, sur la liberté religieuse et la liberté de conscience, s'intitule aussi *Dignitatis humanae*...)

De hominis dignitate

(Trad. P.M. Cordier - Paris 1957. Nouvelle Edition Debessé)

... Enfin le parfait Artisan décida qu'à celui à qui rien ne pouvait être donné en propre serait commun tout ce qui avait été donné en particulier à chacune de ses créatures. Il prit donc l'homme, cette oeuvre de type indéfini, et l'ayant placé au milieu du monde, il lui parla ainsi :

"O Adam, nous ne t'avons donné ni une place déterminée, ni une physionomie propre, ni aucun don particulier, afin que la place, la physionomie, les dons que toi-même aurais souhaités, tu les aies et tu les possèdes selon tes vœux, selon ta volonté. Pour les autres, leur nature définie est régie par des lois que nous avons prescrites ; toi tu n'es limité par aucune barrière, c'est de ta propre volonté, dans les pouvoirs de laquelle je t'ai placé, que tu détermineras ta nature. Je t'ai installé au milieu du monde afin que, de là, tu examines plus commodément autour de toi tout ce qui existe dans le monde. Nous ne t'avons fait ni céleste, ni terrestre, ni mortel, ni immortel, afin que, maître de toi-même et ayant pour ainsi dire l'honneur et la charge de façonner et de modeler ton être, tu te composes la forme que tu aurais préférée. Tu pourras dégénérer en formes inférieures qui sont animales, tu pourras par décision de ton esprit, être régénéré en formes supérieures qui sont divines." (P. 125)

Mais à quoi bon tout cela ? Afin que nous comprenions puisque nous sommes nés capables de devenir ce que nous voulons, que nous devons surtout veiller à ce que l'on ne dise pas de nous qu'alors que nous étions d'un rang élevé, nous l'avons ignoré et sommes devenus semblables à des bêtes et à des animaux inconscients ; mais que, plutôt, se vérifie cette parole du prophète Asaph (Ps 82, 6) : *"Vous êtes des dieux et tous vous êtes fils du Très Haut"*. Afin que n'abusant pas de la miséricordieuse libéralité du Père, nous ne fassions pas du libre arbitre, qu'il nous a donné pour nous sauver, la cause de notre damnation. (P. 129)

Lumière de la nuit - Les 18 derniers mois de Thérèse de Lisieux
Jean-François SIX (Seuil) septembre 1995

Jean-François SIX

**Lumière
de la nuit**

*Les 18 derniers mois
de Thérèse de Lisieux*

Editions du Seuil

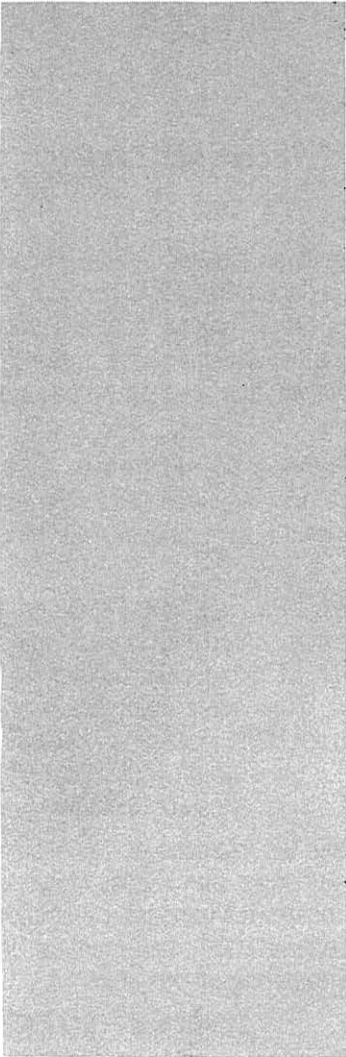
A l'approche du centenaire de la mort de Thérèse de Lisieux, Jean-François Six nous propose de suivre son itinéraire spirituel depuis Pâques 96 jusqu'à sa mort en septembre 97. «*Aux jours si joyeux du temps pascal, écrit-elle trois mois avant sa mort, Jésus m'a fait sentir qu'il y a véritablement des âmes qui n'ont pas la foi. [...] Il permet que mon âme fût envahie des plus épaisses ténèbres...*»

En suivant les seuls écrits de Thérèse, Jean-François Six montre pas à pas comment, au cœur même de cette nuit, elle va découvrir que l'essentiel est d'aimer vraiment, jusqu'à désirer que ce soit le cœur même de Jésus qui aime en elle.

L'auteur n'est pas tendre pour tous ceux et celles qui, depuis un siècle, ont édulcoré et enjolivé les écrits de Thérèse. De ce livre, où on sent la passion de notre ami Jean-François Six, se dégage le portrait d'une sainte elle-même passionnée, pleine de vie et d'humour, emplie d'une force spirituelle étonnante. Thérèse aura compris de l'intérieur ce qu'est la vie incroyante, celle qui existait à son époque, celle qui existe plus que jamais aujourd'hui. Pour elle, les incroyants sont devenus des frères, des frères si proches sur le chemin.

En lisant ce livre, ceux qui se reconnaissent dans les intuitions de la Mission de France comprendront pourquoi celle-ci a été mise par l'Eglise sous le patronage de Thérèse de Lisieux. Ils pourront trouver des mots pour exprimer l'expérience spirituelle liée à la mission confiée à la MDF : la rencontre, le dialogue et le «compagnonnage» avec ceux qui ne partagent pas notre foi.

Dominique FONTAINE



**Avez-vous renouvelé
votre abonnement
pour l'année 1996 ?**